

N° 27  
2010

*Principauté de Monaco*



## SOMMAIRE

Page	Titre et auteur
2	Préhistoire des Alpes maritimes franco-italiennes À la mémoire de Louis Barral, scientifique et écrivain monégasque, 2010 marquant le centenaire de sa naissance. <i>par Suzanne Simone</i>
5	Hommage à Armand Lunel <i>par Gérard Comman</i>
9	Du bon côté du miroir <i>par Corinne Roehrig-Saoudi</i>
14	Poèmes <i>de Jeanne Maillet</i>
15	Un premier mai américain <i>par Robert Roc</i>
16	RIX ARMAND LUNEL 2009 : La palette des apparences <i>par Charles Dellestable</i>



*Le Centre de Monaco du PEN CLUB international et son bureau se sont interdit toute censure sur le fonds et même l'orthographe des textes de cette revue. C'est donc sous l'exclusive responsabilité de chaque auteur qu'ils y paraissent. Il en est de même pour les reproductions de photographies, dessins, etc., fournis par un auteur pour illustrer son texte.*

Illustration première de couverture :  
Danièle Lorenzi-Scotto

# Préhistoire des Alpes maritimes franco-italiennes

À la mémoire de Louis Barral, scientifique et écrivain monégasque,  
2010 marquant le centenaire de sa naissance.

Par Suzanne SIMONE

Sans doute à la faveur d'un microclimat plus tempéré qu'alentour, l'Homme s'est installé précocement sur le territoire des Alpes maritimes franco-italiennes : c'est à la grotte du Vallonet à Roquebrune-Cap-Martin que, faute de vestige humain, des galets sommairement taillés attestent sa présence, il y a près d'un million d'années. Depuis lors, nos ancêtres ont toujours fréquenté le pays ligure. Divers gisements en fournissent les preuves : Terra Amata à Nice et l'Observatoire à Monaco (huttes, foyers aménagés, industries de l'Acheuléen moyen), autour de 400 000 ans ; la grotte du Prince à Grimaldi (un os iliaque d'*Homo heidelbergensis*, industries de l'Acheuléen supérieur), il y a 220 000 ans ; le Lazaret à Nice (un pariétal droit et deux fémurs d'anténéandertaliens, industrie de l'Acheuléen supérieur), autour de 160 000 ans ; la caverne des Fate à Finale Ligure (un fragment de frontal et deux fragments de mandibules de néandertaliens, industrie moustérienne), voici quelque 60 000 ans ; les grottes occidentales de Grimaldi (Enfants, Cavillon, Barma Grande, Baouso da Torre) et les Arene Candide à Finale, célèbres gisements du Paléolithique supérieur au Mésolithique (38 000 à 10 000 ans B.P., soit before present), d'où proviennent des séries de sépultures intentionnelles d'*Homo sapiens sapiens* et des œuvres d'art.

## Paléoanthropologie

À partir de 1941, les fouilles entreprises par Louis Barral à Barriéra (La Turbie), à Repaire (Roquebrune-Cap-Martin), à Pendimoun (Castellar), au Rastel (Peillon) conduisirent à la découverte de sépultures du Néolithique à l'Âge du Bronze (7 000-3 000 B.P.) et à des études de paléoanthropologie publiées dans le Bulletin du Musée d'anthropologie préhistorique de Monaco (de 1954 à 1971). Plutôt que de les croire venues d'ailleurs, Louis Barral admettait l'origine indigène des populations néo-énéolithiques régionales. Elles proviendraient de la population mésolithique autochtone issue des cromagnoïdes de Grimaldi, dont l'évolution sur place aurait donné naissance aux types atlanto-méditerranéen – ou méditerranéen robuste (homme du Néolithique acéramique du Rastel ; homme cardial de Pendimoun) – et ibéro-insulaire – ou méditerranéen gracile (hommes chasséens de Barriéra). Avec l'immigration d'éléments étrangers et l'hybridation intergroupes apparut, dès 4 500 B.P., le type alpine (Barriéra) dont la présence s'affirma au Chalcolithique (Bas-Moulins, Monaco ; Repaire ; Bianchi, La-Colle-sur-Loup). C'est alors que vint s'adjoindre le type dinarique, mis en évidence à Carros et à Bianchi. Ce dernier type se répandit à l'Âge du Bronze, notamment au dolmen des Peyraoutes à Roquefort-les-Pins.

Ces études sur les Ligures antiques ne satisfaisaient guère Louis Barral, vu la difficulté de discrimination des composantes d'une population hétérogène, dans l'espace et dans le temps, où les squelettes entiers sont exceptionnels et où les types humains figurent avec des fréquences variables suivant les points. Son vif attrait pour les mathématiques le conduisit alors à introduire la statistique usuelle et à m'entraîner dans cette voie, mais nos essais de corrélations entre caractères cranio-faciaux, pris deux à deux, ne permirent pas d'éclaircir la question de la définition des types.

## Archéologie préhistorique

Pour mieux répondre à l'objectif fixé au Musée par le prince Albert I<sup>er</sup>, Louis Barral se tourna ensuite vers l'exploitation de gisements paléolithiques : le Prince à Grimaldi, Aldène dans le Minervois, Venosa-Loreto en Basilicate, l'Observatoire à Monaco. Après avoir été le maître d'œuvre de l'aménagement de cette dernière grotte (1948-1950), entreprise hardie eu égard aux rudes conditions imposées par le milieu souterrain et aux techniques presque exclusivement manuelles de l'époque, il y reprit des fouilles (1982-1987), avec mes collaborateurs et moi-même, là où Léonce de Villeneuve avait abandonné, en 1920 (cote 80) : tour à tour repaire de carnassiers, piège de chasse et refuge pour l'Homme, ce site recèle aux dernières nouvelles près de 400 000 ans d'archives !

Toute accumulation réclame classification. C'est ensemble que nous nous sommes engagés sur la voie théorique et avons épluché pas à pas, sans l'aide de quiconque, "les bases de la classification automatique" de I.C. Lerman (1970), afin de tirer parti de la masse imposante d'éléments offerts par les fouilles. Classifier des collections d'objets ou d'individus, des populations, c'est créer parmi eux des lots, des tiroirs, afin de sortir de la confusion. On se propose donc de répartir les objets en classes (partition) où la ressemblance entre éléments appartenant à des classes différentes soit moindre que



celle qui réunit les éléments d'une même classe (équivalence). Les relations d'équivalence traduisent les invariants, les régularités présents chez les individus : la recherche de ces constantes peut se faire en considérant sur les individus un caractère après l'autre (analyse statistique courante) ou un ensemble de caractères. Cette méthode, universelle, est applicable à toute population d'objets, qu'il s'agisse d'artefacts, d'ossements animaux ou humains, de dessins sur les parois des grottes ou à l'air libre.

"L'analyse des données" de J.-P. Benzécri nous a ouvert de nouvelles perspectives : mettre en jeu simultanément plusieurs caractères, non pas choisis au hasard, mais ordonnés selon un modèle, afin de faire la part des caractères majeurs et des caractères accessoires par le biais de l'analyse des correspondances. Nous nous sommes efforcés d'appliquer ces modes de faire aux industries du Paléolithique inférieur : choppers, chopping-tools, bifaces (1977). Les classifications ont été établies à partir de données morphologiques quantitatives relevées, après orientation des objets dans l'espace, sur diagrammes (conditions reproductibles). Avec 10 à 12 paramètres par objet, en moyenne sur une centaine de pièces par échantillon, les mesures recueillies apparaissent sous forme de tableaux de données de 1 000 à 1 200 cases devant lesquels l'esprit le plus perspicace demeure confondu ! Heureusement, la mise en œuvre de l'analyse des données permet la réduction de l'information à un petit nombre de critères significatifs susceptibles de nous informer sur le développement du psychisme. Dans le cas des choppers, des chopping-tools et des bifaces, on a pu ainsi démontrer – et non, comme tout un chacun, pressentir – une tendance de plus en plus marquée à la symétrie, au long de 250 000 ans d'évolution : la pointe du chopper ou du biface tend à être centrale, et la symétrie, de bilatérale pour le chopper, devient double : bilatérale et antéro-postérieure (ou biface) pour le chopping-tool et pour le biface (mais, au fait, dire que ce dernier artefact présente une symétrie biface, est-ce un pléonasme ? Voire !).

Les mesures relevées sur un échantillon de 180 choppers de l'Acheuléen moyen de Terra Amata ont également conduit à tirer quelque indication relative au projet poursuivi par le Préhistorique, et en particulier à donner du chopper un modèle symétrique : le chopper est un ellipsoïde tronqué à symétrie bilatérale. Que la pointe de certains choppers semble s'incurver à gauche ou à droite n'est sensible qu'au plan de l'individu et s'efface selon l'ordre de grandeur de l'échantillon. Il en est de même pour le chopping-tool : ellipsoïde tronqué à symétrie double ; plus tard pour le biface : amygdaloïde régulier (en particulier à l'Acheuléen supérieur du Prince, du Lazaret...). Si, pris individuellement, les objets ne répondent qu'approximativement à la forme idéale, en revanche, à l'échelle de l'échantillon, les inadéquations au modèle sont marginales : le projet est manifeste pour le moins sur 68% des pièces. Serait-ce fortuitement, l'Homme a rendu dans ses productions la symétrie qu'il décelait à l'observation des autres hommes et des animaux, bâtis sur le même modèle. De là s'ensuit l'idée que l'intelligence pourrait n'être qu'un automatisme sophistiqué, opinion que personne ou presque n'ose encore dire en clair...

Nous avons enfin appliqué ces méthodes à l'art protohistorique des Merveilles, à Tende (1989). L'examen de la répartition des dalles gravées sur le terrain, l'analyse des signes sur les dalles, le constat de l'unicité de direction, selon le cheminement vers l'amont, donnée aux signes orientables ont conduit à déduire qu'au départ (au Chalcolithique, vers 4 500 ans B.P.) les dalles ornées ont fait office de panneaux indicateurs : elles ont expédié vers les pâturages d'altitude (de 2 000 à 2 600 m) les pas de la population indigène, en quête d'eau et d'herbe pour ses bêtes, poussée par la nécessité d'avoir à se soustraire à la famine lors de l'aridification de la zone littorale consécutive au retrait des glaciers. Trois à quatre thèmes ont paru suffisants pour faire passer le message et satisfaire l'objectif commun : donner de l'herbe aux bêtes, leur assurer un parcours paisible, parquer le gros de la troupe, abriter les plus faibles. Certes, l'information n'est pas toujours complète. Si elle se réduit à un thème, elle retient comme essentiel le cornu : bête en marche vers l'eau et l'herbe. Pour deux thèmes, vont de pair le cornu et le poignard : provende et sécurité. Pour les trois thèmes – ajout des réticulés – dominant : le vivre, la paix, le couvert.

Sur ce fond d'information ont été par la suite adjointes ou surimposées d'autres gravures – ébauches de repérage dans l'espace et dans le temps, essais de numération... Toutefois, les images surajoutées n'ont pas été assez nombreuses pour masquer la structure initiale visant à la signalisation des pistes.

Ces divers travaux n'ont pas emporté l'adhésion du plus grand nombre. Pour preuve : ils ne sont pratiquement jamais cités ! Il reste que l'analyse statistique mise en jeu pour tirer les vers du nez aux matériaux les plus renfermés est aujourd'hui d'utilisation générale, quel que soit le domaine de recherche.

# HOMMAGE À ARMAND LUNEL

*Créé en 1910, le Lycée Albert I<sup>er</sup> fête ses cent ans, sous le règne du Prince Albert II. Une grande Histoire pour cette école du savoir qui a acquis au fil des ans une réputation, méritée, d'excellence.*

*Durant ce siècle d'existence, le lycée a accueilli une multitude de jeunes élèves, sages ou turbulents, leur donnant un maximum de chance pour réussir un parcours professionnel à la hauteur de leurs ambitions. Presque tous y ont réussi, certains sont devenus célèbres et dans des domaines très différents. Parmi ces derniers, nous trouvons Michel Déon, Léo Ferré, Jean-Loup Martin, Dominique Straus-Kahn, Armand Gatti, Claude François, Georges Vigarello, et bien d'autres encore.*

*L'un des professeurs les plus connus ayant exercé au Lycée Albert I<sup>er</sup> est, sans aucun doute, Armand Lunel qui y enseigna la philosophie de 1920 à 1956. Il devint célèbre en 1926, où, pour la première édition du "Renaudot", le prix lui est attribué pour son roman "Nicolo-Pecavi ou l'affaire Dreyfus à Carpentras". La philosophie, Armand Lunel l'enseignait avec sa passion, son art de la langue française, son désir de communiquer le respect, la loyauté, la paix. Il aura marqué de son empreinte quelques centaines de lycéens qui n'ont jamais oublié ce professeur se plaisant à leur divulguer les méandres de la philosophie pour qu'ils appréhendent mieux celles qu'ils rencontreraient sur le chemin de leur vie.*

*La commémoration de ce centenaire a donné lieu à l'édition d'une plaquette, rédigée par M. Raymond Xhrouet, docteur ès lettres, proviseur du Lycée et membre du P.E.N. Club de Monaco. Dans cette brochure, deux discours prononcés par Armand Lunel ont été publiés. Avec l'aimable autorisation du Lycée Albert I<sup>er</sup>, qui en détient les originaux, nous les reprenons ci-dessous. Ils sont un témoignage des passions du professeur : la philosophie et la transmission de son savoir.*

Gérard Comman

## **Discours de M. Armand Lunel, Distribution des Prix du 2 juillet 1927.**

Mesdames, Messieurs,

Mes chers amis,

C'est sans doute un des traits les plus curieux et les plus originaux de nos études secondaires que de s'achever obligatoirement par une large culture philosophique : celle-là même qui constitue l'essentiel du programme de la classe de Philosophie et une partie plus réduite, mais cependant encore importante, du programme de la classe de Mathématiques Élémentaires.

En quoi consiste cet enseignement ? Quel doit être son but ? Quelle sera surtout sa véritable efficacité dans la formation intellectuelle et morale de la jeunesse ?... Autant de questions qu'on se pose, ou qu'on peut avoir la tentation de se poser, dès qu'on parle de Philosophie, et devant lesquelles, en toute franchise, sinon le doute, du moins quelque incertitude serait excusable. La faute, va-t-on objecter, en est peut-être aux professionnels eux-mêmes, aux philosophes qui ne se sont pas toujours mis d'accord, avouons-le, sur l'objet principal de leur recherche : la Philosophie ! Mais n'est-ce pas surtout que Philosophie et philosophes ont toujours trouvé devant eux d'impitoyables adversaires ? Ceux-là, les esprits positifs, comme ils s'appellent, par opposition avec les esprits chimériques, dans leur dédain de la pensée pure, ne veulent s'appuyer que sur des faits tangibles pour parvenir plus vite et plus sûrement aux seuls résultats qu'ils savent souhaiter : des résultats pratiques, immédiatement utiles : Vivre d'abord ! Dans la cité antique comme dans le monde moderne, telle est donc la devise de beaucoup de gens de métier, artisans, producteurs, pour qui une bonne recette, un outil plus commode, une machine à meilleur rendement ont été jadis et sont, encore aujourd'hui, les seules valeurs dignes de compter.

Aujourd'hui justement, et depuis près d'un siècle, nous voyons la nature et ses forces asservies de plus en plus à la satisfaction de nos besoins. Nos esprits positifs auraient grand tort de se plaindre : la part qui leur est faite est assez belle, et ils peuvent même être sûrs qu'elle le sera désormais chaque jour davantage. Bien peu d'entre nous d'ailleurs, il faut en convenir sans fausse honte, sont encore assez près de la sagesse antique pour se désintéresser du confortable et de tous les autres avantages matériels de la civilisation. Que ce soit ou non l'essentiel, en l'espèce nous voilà comblés ; et s'il faut vraiment s'en réjouir, ce n'est point, en tous cas à la Philosophie que nous allons marquer notre reconnaissance. Cinq ou six siècles sans doute avant notre ère, à



Milet, à Tarente, sur les bords heureux de cette Méditerranée, les premiers philosophes grecs furent, pour leur temps, des hommes d'une compétence universelle. Aucun problème alors, d'ordre théorique ou pratique, n'a pu, semble-t-il, leur échapper ; ce qui ne veut pas dire, loin de là, qu'ils les aient tous résolus. Mais la même tête rassemblait le plus souvent un mathématicien, un physicien, un médecin, et même, sans grand anachronisme, un professeur de Sciences Morales et Politiques. Tels furent, pour ne choisir que parmi les plus anciens, Thalès, Pythagore... et des génies plus tard comme Platon et Aristote se sont insérés dans cette tradition. Mais ce temps est déjà bien loin ; c'était peut-être aussi trop d'ambitions pour une seule et même intelligence, et ces premières tentatives de l'esprit, généreuses, héroïques, mais démesurées, laissèrent place, peu à peu à des travaux plus patients, mais plus féconds. Moins ambitieux, la plupart des chercheurs, chacun selon ses aptitudes et son goût, se confinèrent dans un ordre de recherches bien déterminées. On put voir d'abord les Mathématiques, beaucoup plus tard il est vrai, la Physique et enfin de nos jours toutes les sciences, en divorçant avec la Philosophie, nous assurer cet empire de la nature et ces progrès matériels dont nous sommes si avides, et peut-être trop avides ! Ainsi c'est bien à la Science en tout cas qu'il faut rendre grâce, aux sciences pour mieux dire, puisque le succès vient en partie de leur spécialisation. Mais allons-nous du même coup et de bon cœur proclamer la faillite de la Philosophie ?... Vivre d'abord ! Oublie-t-on qu'à l'heure actuelle les exigences de la vie économique sont devenues plus impérieuses que jamais ? Quel intérêt peut-il y avoir à parfaire soi-disant un cours d'études, où l'élève s'est assimilé déjà toutes les disciplines utiles, par la Philosophie qui, réduite à elle-même, inutile et déshéritée, garde tout au plus, pour quelques amateurs de luxe intellectuel, un intérêt rétrospectif ?

Il faut répondre, et pour répondre il faut justement préciser la nature et l'esprit de notre enseignement philosophique. Voudra-t-on à ce propos, et pour qu'un tel plaidoyer soit moins aride, excuser ici seulement, un souvenir d'élève qui est un souvenir personnel ?

Un jour, quelques rhétoriciens, sans trop savoir pourquoi, vinrent à s'inquiéter de la nature des mystères qui se tramaient de l'autre côté du mur, tandis qu'ils expliquaient Virgile et Horace, dans la classe de Philosophie, et comme ils s'étaient décidés finalement à interroger un de leurs camarades philosophes, celui-ci leur répondit avec la fière et moqueuse concision de l'initié : « Vous voyez ce cheval, là, devant vous dans la rue ? Oui... Hé bien ! en Philosophie, nous démontrons qu'il n'existe pas. » Tant de mépris dans l'accent les mit dans l'impossibilité absolue d'en demander et d'en comprendre davantage. Nos humbles rhétoriciens n'existaient sans doute guère plus que le cheval devant l'apprenti philosophe. Il leur fallut repartir vers la première partie du baccalauréat avec plus de doute encore qu'avant l'interview. Mais un an après, comme de juste, ils en savaient un peu plus, et ils pouvaient surtout se rendre compte par eux-mêmes que la Philosophie n'était pas ce vain jeu d'abstraction et de paradoxes que, bien malgré eux, ils avaient imaginé.

L'élève qui sort de Première n'a pas moins de seize ans ; mais c'est dire que, malgré les meilleures études et les meilleurs maîtres, il peut encore être novice, il peut encore, à cause de l'âge seulement, manquer de réflexion et de maturité. Aussi le but de notre Philosophie n'est-il point d'en faire, en un minimum de dix mois, un philosophe au sens fort et ambitieux de ce titre, mais d'abord de lui mûrir l'esprit et de lui former davantage la réflexion. Oui, on peut traverser cette dernière classe, comme aussi les précédentes, en apprenant bien des choses, pour en oublier ensuite, avouons-le, une certaine partie. C'est la loi de la mémoire, et cette perte, au fond, importe peu, parce qu'on conserve et qu'il faut toujours conserver le nécessaire. Ici, précisément, ici surtout, le détail de bien des théories ou de discussions d'ailleurs classiques, et pour n'en point faire l'énumération, le contenu purement philosophique du programme peut s'effacer plus ou moins vite de l'esprit, et cependant l'élève n'aura point perdu son année ; l'essentiel du résultat sera atteint.

Nous faisons de la gymnastique sans autre but que de fortifier nos muscles, c'est fort bien. Mais il n'est pas moins important de fortifier son intelligence par l'exercice, et la Philosophie est d'abord une espèce de gymnastique intellectuelle, un apprentissage de la raison. En cours d'année tous les élèves ne s'en rendent pas très nettement compte. Mais si l'année, comme on dit, a été bonne, ils en recueilleront les fruits assez rapidement ; car, aussi bien sur les bancs d'une Faculté que dans une Ecole Militaire ou un Institut d'Enseignement technique, quelle que soit la profession qu'ils auront choisie, ils sentiront bientôt, ces élèves, ces étudiants qui deviennent déjà des hommes, le besoin et la nécessité de réfléchir et de savoir réfléchir sur certains problèmes dont la solution ne peut leur être fournie d'avance par des manuels. C'est à eux-mêmes alors qu'il leur faudra s'adresser, et ils auront les plus grandes chances de trouver une réponse satisfaisante, tout simplement parce que leur séjour dans la classe de Philosophie aura dû leur apprendre à présenter les questions dans leur sens le plus concret et le plus plausible, à ne jamais s'appuyer que sur des preuves évidentes ou, faute de mieux, sur des probabilités, à se défier des formules vides ou extrêmes, enfin à respecter toujours la loyauté dans le débat et la prudence dans la conclusion. L'éducation philosophique

n'apporte pas, elle non plus, de solutions toutes faites. Son idéal est seulement d'inculquer la meilleure méthode pour aboutir aux meilleures solutions.

Que serait cependant une éducation intellectuelle que ne viendrait point couronner une éducation morale ? Les problèmes généraux qui sollicitent le plus impérieusement la pensée sont précisément d'ordre économique, social et moral. Il n'en est point sur lesquels notre enseignement de la Philosophie se penchera avec plus d'inquiétude. On ne peut pas laisser ignorer aux élèves l'état réel et l'urgence de certaines questions ; on ne peut pas ne pas leur indiquer les devoirs essentiels qui s'imposent. Non seulement ils comprendront mieux que la Philosophie ne s'isole pas prétentieusement dans le monde des idées pures, hors de la vie et de ses obligations quotidiennes, mais ils affineront leur conscience en même temps que leur esprit ; ils se prépareront d'autant mieux et plus sûrement aux efforts et aux tâches que la Société doit attendre d'une jeunesse à la fois généreuse et éclairée.

Ainsi, par les qualités d'ordre intellectuel et moral qu'elle développe, la Philosophie mériterait déjà largement la place qui lui est faite au sommet de nos programmes ; ce profit serait le seul qu'il serait déjà suffisant ; et cependant ce n'est pas tout, il va s'en ajouter un autre. Ne jugeons plus en effet de la valeur de ces études d'après ces résultats d'ailleurs essentiels qu'on attend. Sachons aussi les considérer en elles-mêmes. Ne méconnaissons pas, même aux yeux des jeunes gens, la valeur intrinsèque et non plus seulement éducative d'une initiation philosophique. Voyons enfin, dans cette classe de Philosophie, qui achève le cours normal des études, ce qu'elle est réellement en elle-même et pour elle-même, une terrasse d'où l'œil de l'élève, d'abord inexpérimenté et ébloui par la grandeur des horizons qu'il découvre, doit, sous la sage direction du maître, mesurer le chemin parcouru, embrasser le champ de ses connaissances et savoir aussi en tracer les limites. Il importe en somme à l'élève de ne point dire adieu au lycée sans avoir opéré la synthèse de toutes les disciplines auxquelles il aura été tour à tour soumis. Niera-t-on l'intérêt de cette synthèse, on niera du même coup, avec tous les esprits trop étroitement positifs, l'intérêt de la culture générale et désintéressée.

On sait qu'aujourd'hui surtout, et pour des raisons purement utilitaires, la spécialisation du savoir scientifique est poussée aussi loin que possible. On a pu même comparer la Science moderne à une fourmilière où chacun, travaillant dans une chambre séparée, ignore souvent ce que fait son voisin. Il n'y a plus lieu de répéter que c'est la condition du progrès matériel ; car, quels que soient les avantages pratiques qu'elle en tire, notre intelligence ne se satisfait vraiment point de ces connaissances disjointes. Il ne lui suffit point de les utiliser, et rien de plus. Il lui faut découvrir, par un effort patient de réflexion, leur unité profonde, les relier entre elles et surtout les dépasser.

D'abord, c'est toujours un mauvais calcul, le calcul de ceux qui ont la vue trop courte, que de n'aspirer qu'au profit immédiat. La plupart des sciences qui nous servent aujourd'hui directement, l'électromagnétisme et la microbiologie, pour ne citer que ces deux-là, furent inaugurées bien avant qu'on pût prévoir les avantages inouïs qu'elles nous assurent maintenant. Aussi bien donc, tant que le bénéfice restait nul, on aurait pu, au nom d'un utilitarisme aveugle et mal entendu, jeter le discrédit sur ces recherches, ou les entraver. Mais nous n'avons pas eu cette malchance. Aujourd'hui même, non moins qu'autrefois, nos Universités et nos laboratoires abritent une multitude de savants et de penseurs qui, corps et âme, se dévouent aux travaux les plus désintéressés. Plus que jamais pourtant, les réalisations seraient urgentes. Plus que jamais nous sentons le besoin matériel de ne regarder que le présent. Mais ce besoin, si tyrannique hélas ! qu'il soit devenu, ne nous domine donc pas tout à fait, ne doit pas nous dominer encore. Puisque nous regardons encore dans l'avenir, très loin, et que notre but même n'est pas toujours temporel, puisque la Science a gardé pour nous un attrait pur, sans rapport avec le profit, c'est qu'un autre besoin, d'une autre qualité et d'une autre essence combien supérieure ! le besoin qui fait la grandeur de l'homme en même temps que sa vraie puissance, le besoin du savoir subsiste en nous et n'est pas étouffé.

Et c'est pourquoi aussi les sciences positives ne peuvent pas nous satisfaire pleinement. Elles ne voient que le monde extérieur, si bien que la réalité fondamentale risque toujours de leur échapper. C'est l'esprit humain lui-même, la vie intérieure et la conscience, avec leurs aspirations les plus hautes vers le beau, le vrai, le bien, leur effort pour nous rendre meilleurs et percer le mystère de notre destinée : tel est, Mesdames et Messieurs, l'horizon que la Philosophie se donne pour tâche de découvrir à nos chers élèves, et comme nous ne doutons pas plus de la nécessité d'une éducation intellectuelle et morale que d'une culture ainsi comprise, comment donc douterions-nous de la Philosophie ?... Vivre d'abord ! entendrons-nous répéter. Mais vivre avec de tels soucis, c'est seulement vivre en homme, et que sont les intérêts matériels à comparaison de ces exigences supérieures ?...

N'oublions jamais qu'une culture scientifique à rayon étroit, uniquement orientée vers l'utilisation des forces naturelles, sert trop aisément l'égoïsme, le désir des jouissances et l'instinct de domination pour ne pas s'allier



avec eux. Contre de tels dangers, on n'élèvera jamais assez haut le désintéressement, le goût de l'idéal et de la perfection morale. Ce n'est pas seulement le privilège de la Philosophie, mais de tout notre Enseignement secondaire, que de s'attacher fermement, passionnément à de tels principes. Ce sont de grandes vérités. Aucune époque n'a peut-être besoin de les entendre davantage que la nôtre ; mais nulle part également elles ne pouvaient trouver un écho plus propice qu'ici même, dans ce beau pays de lumière où la Science et la Culture au sens le plus noble ont été et sont toujours à l'honneur.



### **Discours de M. Armand Lunel aux classes terminales. Rentrée d'octobre 1939.**

Mes chers Amis,

En vous accueillant ce matin, et à une heure d'une gravité exceptionnelle, sur les bancs de la classe de philosophie, votre professeur vous adresse d'abord ses souhaits de bienvenue et vous demande ensuite de revenir quelques instants sur vous mêmes.

Comme j'espère bien que vous ne redoublez pas, cette rentrée sera pour vous votre dernière rentrée ; cette année sera votre dernière année de lycée. Je ne sais si vous avez fait ce calcul, mais le cycle normal de vos études couvre une douzaine d'années ; on entre en classe enfantine vers cinq ans, et c'est vers dix-sept qu'on sort, en principe, de la classe de philosophie. A cinq ans, on cesse d'être un bébé ; à dix-sept ans, on est presque un homme. Vous voyez par là même l'importance de ce cycle. La responsabilité de vos maîtres qui ont pour mission non seulement de vous instruire, mais encore de vous éduquer, et enfin, c'est là-dessus que j'insiste, votre propre responsabilité. Car on grandit, on vieillit, par conséquent, sans s'en douter. Et un petit enfant qui grandit, en montant d'une classe à l'autre, c'est toute une existence qui se prépare, tout un avenir qui s'engage, à tel point qu'il faudrait à ce propos renverser le dicton et dire qu'il n'est jamais trop tôt pour bien faire.

Il n'est jamais trop tôt pour être ce qu'on appelle familièrement un enfant sage. L'expression peut vous faire sourire ; dites-vous bien qu'elle est pleine de gentillesse, mais aussi de gravité. Songez que nous allons bientôt définir la philosophie comme l'amour de la sagesse, que les premiers philosophes portaient le nom de « sages », et qu'ils n'étaient pas seulement les hommes les plus instruits de leur temps, mais encore qu'ils représentaient pour leurs contemporains, le modèle de toutes les vertus. Songez bien aussi que cette sagesse enfantine exprime dans sa fleur toute la piété filiale faite de ce tendre respect et de cette affectueuse reconnaissance que nous devons, pendant toute notre vie, à nos parents.

Dites-vous également que, s'il n'est jamais trop tôt pour être un enfant sage, il n'y a rien de plus beau que d'être et d'avoir été un bon élève. N'est-il pas curieux que les exercices donnés aux élèves et inscrits au cahier de textes soient appelés des « devoirs » et qu'ainsi la version latine, la dissertation française ou le problème à résoudre se parent du même nom que les exigences de la conscience morale ? En vérité, cette parure est légitime car le collège, comme la famille, est une école de vertu où l'on apprend à se soumettre de bon cœur à l'horaire et à la règle, à donner l'exemple de la stricte discipline, à s'acquitter de sa tâche aussi diligemment et aussi bien que possible, une école aussi où l'on apprend à pratiquer une entraide loyale en se montrant, à l'étude comme dans les jeux de plein air, un bon et fidèle camarade.

Mais tout cela, il ne suffit pas de le dire, il faut le mettre en œuvre. Car les paroles ne sont rien sans les actes, et ce sont les actes qui comptent. Ne manquez donc jamais l'occasion de faire le bien et d'accomplir une bonne action, si humble soit-elle. Dans le cadre intime du foyer familial comme au Lycée, au Lycée comme dans la rue et dans l'autobus, donnez l'exemple d'une parfaite tenue ; n'hésitez jamais à rendre service et à payer de votre personne.

Partout et toujours faites en sorte que vos parents, que vos maîtres et vos amis soient fiers de vous ; faites en sorte que vous ne puissiez jamais rougir de vous-mêmes.

Évitez les douloureuses expériences qui vous montreront, tôt ou tard, que le bonheur n'est point dans les promesses trompeuses de la paresse et de l'égoïsme.

Apprenez, éprouvez à chaque instant par la pratique du devoir que la plus pure et la plus haute des satisfactions est celle du devoir accompli.



# DU BON CÔTÉ DU MIROIR

Par Corinne ROHRIG-SAOUDI

*La pièce, de taille moyenne, était peinte en gris clair. Un plafonnier central, à la lumière blanche et crue, éclairait la table. Assis sur l'une des deux chaises, Bernard Chassin paraissait tendu. Il avait déboutonné les trois premiers boutons de sa chemise, mais il tirait sans cesse de sa main gauche le col du vêtement, comme s'il serrait le cou. Le cheveu court à peine grisonnant, musculeux, habillé sobrement, il avait l'air d'un cadre en forme, de ceux que l'on voit dans les publicités pour une banque ou une assurance. Un type classique.*

*Il se leva d'un bond, un sourire crispé au visage, mais la main tendue en avant, quand le médecin entra dans la pièce.*

- Ah ! Docteur, je suis content de vous voir ! Enfin quelqu'un avec qui je vais pouvoir m'expliquer, pas comme avec ces... rustres qui ne comprennent rien ! Euh... Vous êtes bien le médecin, n'est-ce pas ?

*Calmement, l'homme hocha la tête et d'un geste il invita Bernard à reprendre sa place à la table au milieu de la pièce. Il s'assit face à lui et sortit de sa sacoche un bloc et un stylo.*

- Je me présente, je suis le Docteur Lavac. On m'a exposé les faits et je suis là pour m'assurer que vous allez bien, pour vous examiner...

- M'examiner ! Mais je ne suis pas malade !

- Oui, disons vous écouter. C'est la loi puisque comme vous savez vous êtes ici accusé de...

- Accusé, voilà ! Accusé de quoi, je me le demande bien ! Tout ce que j'ai fait, c'est me défendre, défendre... Mon honneur !

*Bernard Chassin s'est levé et marche de la table au mur, en frottant nerveusement ses mains l'une contre l'autre.*

- Monsieur Chassin... Inutile de vous mettre dans cet état. Asseyez-vous, je vous prie, et expliquez-moi ce qui s'est passé.

*Après quelques pas supplémentaires, Bernard Chassin consent à revenir à sa place. Il passe à nouveau sa main dans son col et s'éclaircit la voix.*

- Hum. Je ne sais pas par où commencer... Ce qui s'est passé ce soir, c'est le résultat d'un enchaînement de situations...

- C'est souvent le cas.

- Oui. J'aurais dû m'en douter, j'aurais dû réagir plus tôt, on n'en serait pas là.

- Réagir plus tôt ?

- Oui, réagir, insister pour qu'elle ne fasse pas de mon fils ce...

*Bernard Chassin hésite.*

- Ce ? Reprend le médecin

*Bernard Chassin s'agite.*

- Je crois qu'il faut remonter encore en arrière. Je me souviens quand je disais à Zazie que les études ne donnent pas la clef pour élever les enfants...

- Zazie, c'est votre femme ?

*Le visage de Chassin s'éclaire d'un large sourire.*

- Non ! Oh non, docteur ! Zazie, c'est ma chienne ! Enfin, c'était ma chienne.

- C'était ?

- Oui, hélas, pauvre bête, elle s'est fait écraser il y a un peu plus d'un an. Vous aimez les chiens, docteur ?

- Euh... C'est important ?

- Et comment ! Moi je les aime, docteur, et avec celle-là c'était l'amour fou, sans blague ! Je l'ai eue elle avait deux mois, petite pelote de poils beiges, une golden, une labrador, la crème des chiens. Pendant dix ans on ne s'est pas quittés, je l'emmenais partout, je lui racontais tout, elle m'écoutait, elle me comprenait. Il suffisait que je lui parle pour qu'elle me regarde d'un air attendri et...

- Pourrait-on revenir à votre femme ?

- J'y viens, justement ! Quand je l'appelais Zazie...

- Votre chienne ?

- Non, ma femme ! ...



- Oui, ça m'arrive d'appeler ma femme Zazie, surtout depuis que la chienne est morte. Pour moi c'est un compliment, mais elle n'aime pas ça du tout, ça la vexe. Je crois qu'elle était envieuse, elle m'a toujours dit que je m'en occupais plus que d'elle ou de mon fils.
- Et c'était vrai ?
- Je vais vous raconter ma vie, docteur, pour que vous compreniez bien, et vous trouverez sûrement les mots qu'il faut pour traduire ça aux autres, là, derrière la vitre.

*Bernard Chassin indique d'un coup de menton rageur le grand miroir qui lui fait face. Il reprend.*

- Vous me voyez, là, j'ai quarante-cinq ans, un beau costume, je suis bien peigné, je sens bon, je parle bien. Et vous croyez que je me suis tourné les pouces pour en arriver là ? Vous croyez que je suis né avec une cuiller en argent dans la bouche, que je suis fils de ? Je suis un bosseur, moi ! Mon père était mineur, mineur de fond, une gueule noire, un pauvre bougre qui n'a jamais de sa vie pu se débarrasser totalement de la suie qu'il avalait par louches. Comme ses camarades, comme son propre père, il est mort en crachant ses poumons, à cinquante ans. Mais avant il m'avait inculqué ça, le boulot, l'honnêteté, la droiture, la persévérance ! Des journées de quinze, dix-huit heures, sans compter la fatigue, les yeux qui brûlent, du lundi au samedi, tout le temps ! Il a refusé que je descende avec lui, on en avait trop bavé de la mine, dans la famille. J'ai pas fait de grandes études pour rester pépère derrière un bureau, moi, j'ai fait l'apprenti et après j'ai appris sur le tas. Mon père c'était de la suie qu'il avait dans les bronches, moi c'est du cambouis que j'ai sur les mains. Encore maintenant, quand mes gars ont un souci, au garage, je mets un bleu et je plonge sous le capot. J'ai pas peur de me salir, moi... Pas comme l'autre...

- Votre femme ?
- Non, mon fils, William.
- Votre fils ?...

*Visiblement, Bernard Chassin n'écoute plus. Il a le regard lointain, perdu dans ses pensées...*

- William... Ce prénom... Ma première faiblesse. Vous savez pourquoi mon fils s'appelle William, docteur ?
- Euh... Non.
- À cause de Shakespeare... Parce que c'est une littéraire, ma femme, elle adore Shakespeare. Dans ma famille on donne au premier-né le nom du grand-père, un beau nom traditionnel. Mon fils aurait dû s'appeler Marcel, comme mon père. Elle a pas voulu, j'ai cédé. Marcel c'est son deuxième prénom. William Marcel. De toute façon il se fait appeler Will, c'est tellement mieux dans son monde !
- Et quel est son monde ?
- La musique ! Vous vous rendez compte : la musique ! Jamais coiffé, les cheveux longs, la mèche sur les yeux, habillé tout en noir, et qui gratte sa guitare du matin au soir. Tout juste s'il arrive à la porter, sa guitare, tellement il est musclé ! Une vraie caricature, ... Will !
- Une caricature de quoi ?
- Un faible, un fainéant, une lopette, enfin pas un vrai mec, quoi.
- Et... votre fils était là ce soir ?
- Non, il n'y était pas, mais c'est tout de même à son sujet que ça a dérapé.
- Pourquoi ?
- En fait, ce même... C'est elle qui l'a façonné, programmé... Depuis qu'il est tout petit, elle l'élève dans du coton, elle lui raconte des histoires au lieu de lui faire tondre la pelouse ou de l'envoyer au sport, elle l'emmène au concert, alors forcément...
- Elle est professeur de lettres, votre épouse, c'est ça ?
- Ouais. Prof de français au lycée. J'aurais dû me méfier dès le départ.
- Vous méfier ?...
- Comment voulez-vous qu'on sache ce que c'est la vraie vie quand on passe son temps le nez dans des livres, à expliquer pourquoi on a mis un point là, une virgule plus loin....
- La vraie vie...
- Oui, la vraie vie, où on se lève le matin parce qu'on fait un boulot sérieux, où le dimanche on va courir avec son chien, on va à la chasse, on va faire une partie de ballon. Il n'aime rien de tout ça, mon fils. Le sport, ça le fatigue, la chasse, ça le fait vomir, le foot il trouve que c'est pour les beaux.
- Et les chiens ?
- Zazie appréciait moyennement d'être avec lui... Elle grondait un peu. Ma femme disait qu'elle était jalouse, moi je crois qu'elle devinait mon état d'esprit : il n'est pas élevé normalement, ce gamin.

- Pas élevé normalement... C'est une femme intelligente, votre épouse ?
- Intelligente ! Sans aucun doute... Et manipulatrice, avec ça !
- Ah. Décrivez-moi ce qui s'est passé ce soir.
- Je suis rentré à 21 heures, elle était dans le salon, elle lisait. Elle m'a tout de suite accroché, en me disant qu'il fallait qu'on parle de l'avenir de William. J'étais d'accord, bien sûr. Le gamin, il a son bac en poche depuis une semaine, un bac littéraire, comme sa mère, mais elle m'a toujours dit qu'il pourrait faire ce qu'il voulait avec, alors j'ai laissé faire.
- Vous auriez préféré autre chose ?
- Je ne sais pas, une formation technique peut-être... Quand j'en parlais à Zazie...
- Votre femme ?
- Non, ma chienne. Quand j'en parlais à Zazie, je voyais bien qu'elle était d'accord avec moi. Enfin, docteur, je sais bien qu'elle ne « saisissait » pas vraiment ce que lui racontait, mais elle me comprenait, d'instinct, elle partageait mes soucis, elle me lançait un bon regard doux et mouillé, elle me léchait la main, elle lançait des petits grognements, je trouvais qu'elle avait l'air préoccupée et triste, elle aussi... Une sorte de ... communion entre nous. Toujours là, fidèle, gentille, amicale, contente. Un vrai chien, voilà.

*Bernard Chassin se tait un instant, bras ballants, amorphe tout à coup. Le docteur Lavac l'observe et prend quelques notes*

- Alors, que vous a dit votre femme ?
- Elle m'a séché sur place. Mon fils voulait faire des études de disc jockey, de « Didji » comme il dit, et elle trouvait ça bien ! Vous savez ce que c'est, docteur, un « Didji » ? C'est un mec à moitié camé, qui ne voit jamais le jour parce qu'il passe ses nuits avec d'autres dingues à rayer des disques en croyant réinventer Mozart ! Et il fallait faire des études pour ça ? Et il fallait que je paye !
- Un problème, l'argent, dans votre couple ?
- Avec Zazie, dès le début...
- Votre chienne ?
- Non, ma femme. Avec ma femme, dès le début on avait décidé de tout mettre en commun. À l'époque elle était mieux payée que moi, mais ça a changé, je gagne très bien ma vie, je leur ai offert tout ce qu'ils voulaient, maison, voiture, vacances...
- Vous partiez souvent en vacances ensemble ?
- Je les accompagnais quelques jours et puis on rentrait tous les deux, avec ma chienne. On se faisait des dînettes de pâté.
- Vous avez des amis ?
- Pas le temps. Ma femme invitait les siens, ils devaient se moquer de moi en douce.
- Ah. Et votre famille ?
- J'en ai plus. Mes parents sont morts, mon frère aîné aussi, dans un accident de voiture, ma sœur est partie dans les îles, je la vois plus, on s'est fâchés pour des histoires d'héritage.
- Quel genre d'histoire ?
- Elle voulait tout me piquer, elle avait mis au point un stratagème avec son notaire, mais ça n'a pas marché.
- Finalement, vous êtes assez isolé...
- C'est-à-dire ?
- Vous êtes souvent seul avec votre chien, c'est à lui que vous parlez, et les autres ne vous comprennent pas.
- C'était une chienne, Docteur. Mais oui, vous avez raison, au fond, j'étais bien seul.
- Et si je vous demande à qui vous faites confiance ?...
- ... À personne !
- On a parfois comploté contre vous... Votre sœur, votre femme...
- On peut dire ça, oui.
- Je reviens au procès verbal, Monsieur Chassin, et je vois « tentative de meurtre sur son épouse à l'aide d'un tisonnier. Le prévenu a donné plusieurs coups sur le visage de sa femme, en particulier sur la bouche ». Vous aviez vraiment envie de la tuer ?
- Mais je n'ai jamais voulu la tuer ! Je voulais qu'elle se taise ! Qu'elle arrête de dire des conneries !

*Bernard Chassin hurle et tempête. Le docteur Lavac lève les mains en signe d'apaisement. Il quitte sa chaise et continue à parler tout en marchant lentement, sans vraiment regarder le prévenu. Il semble réfléchir à voix haute.*



- Elle remettait votre monde en cause...
- Ce n'est pas mon monde, c'est le monde, c'est la vérité !
- Vrai homme, vrai chien, vérité... Vous prononcez souvent ces mots.
- Et alors ?
- Alors vous semblez avoir beaucoup souffert de ces reniements?
- Évidemment !
- Évidemment. Et vous vouliez simplement qu'elle se taise.
- Bien sûr, docteur, bien sûr. Est-ce que j'ai une tête de meurtrier ?
- Une tête de meurtrier... C'est difficile d'être reconnu dans la vie, d'être reconnu pour ce qu'on fait.
- Exactement. Je ne me suis jamais ménagé, vous avez compris, je ne suis pas un égoïste, un type blasé, je donne tout aux autres, c'est-à-dire à ma famille, et pour eux j'ai toujours bossé comme un fou !
- Comme un fou. Il y a de quoi être en colère, non ?
- Ça me fait plaisir de vous l'entendre dire !
- Comment supporter d'être sans cesse remis en cause, bafoué, ignoré même...
- La seule qui m'écoutait c'était la chienne !
- Être contraint, obligé, forcé de renoncer à des convictions essentielles...
- Du bon sens, un peu de valeur morale, c'est tout ce que je demandais...
- Un affront pratiquement quotidien...
- Pratiquement.
- Pourrait-on parler d'injustice ?
- Injustice, ça, c'est le mot juste !
- Et alors, doit-on se laisser faire, se laisser humilier ?
- Pas si on est un homme, élevé comme un homme !
- Alors il faut trouver quelque chose...
- Une punition !
- Une punition, un châtiment... Dictés par la colère.
- On est furieux, débordé, quand on est en colère !
- Et un vrai homme en colère, il peut perdre les pédales...
- Bien sûr.

*À cette réplique, Bernard Chassin se tait et fixe le médecin. Ils se regardent intensément.*

- Je suis sûr que vous connaissez ça, docteur, je le sens, vous l'avez vécu.

Lavac baisse la tête, comme accablé. Dans un soupir, Chassin pense entendre... oui... L'espoir renaît.

- Docteur Lavac, je ne suis qu'une marionnette ! C'est moi, la victime, vous le savez !

*Lavac est maintenant dos au miroir sans tain. La caméra filme son dos et le visage de Chassin, partagé entre prière et soulagement.*

- Vous ne pourrez jamais le dire, mais vous auriez fait comme moi, n'est-ce pas, vous vous seriez défendu ?
- Hmm
- Vous aussi vous l'auriez fait taire !
- Quelles qu'en soient les conséquences...
- Heu... tout de même...
- Surtout si vous aviez su ne pas vous faire prendre !
- Docteur...
- Monsieur Chassin... je pense que vous êtes un homme dangereux, que votre santé mentale est défaillante.
- Mais il y a deux secondes vous disiez...
- Vous ne supportez pas qu'on mette à mal vos croyances, les bases mêmes sur lesquelles vous vous êtes construit.... Vous risquez l'effondrement, la disparition, et selon votre schéma vital il faut tuer ou mourir, il fallait que cette femme, votre femme, se taise ! Pour que vous surviviez, il fallait qu'elle meure !
- Qu'est-ce que c'est que ce délire... ?! C'est sa faute ! Sa responsabilité ! De l'humiliation quotidienne, vous l'avez dit !



- Faute, responsabilité, humiliation... Chacun d'entre nous regarde le monde au travers de ses filtres, et les vôtres sont déformants, n'est-ce pas ?
- C'est quoi ce charabia ? Qu'est-ce que ça a à voir avec moi ?
- Tout. Tout ce qui explique votre geste.
- Vous êtes fou ! complètement fou !
- Moi ?
- Oui, vous !
- Si la folie s'oppose à la raison, qui de vous ou moi est fou ? Moi qui raisonne ou vous qui remplacez le discours par le geste ? Les mots par les coups ?
- Je croyais avoir un allié !
- Vous croyez beaucoup trop de choses !
- J'ai même cru un moment que vous aussi vous aviez eu un coup de sang, que vous étiez mon frère d'armes !
- Frère humain, tout au plus...
- J'ai vu de la sympathie dans votre regard, vous m'avez dit avoir vécu la même chose !
- Je ne vous ai rien dit de tel.
- Je l'ai entendu ! La caméra l'a enregistré ! Je demanderai à écouter la bande !
- Je suis psychiatre, vous savez...
- Et alors ?
- Alors... Alors je fais mon travail, d'ailleurs j'en sais assez, je vais vous laisser, Monsieur Chassin.
- Mais ça ne va pas se passer comme ça, docteur Lavac ! Vous m'avez manipulé, vous m'avez menti, vous m'avez fait parler !

*Alors que le médecin se prépare à partir, Chassin bondit de sa chaise et se dresse devant lui. Lavac le regarde froidement.*

- Vous voulez ajouter une preuve de violence au dossier, aggraver votre cas ?

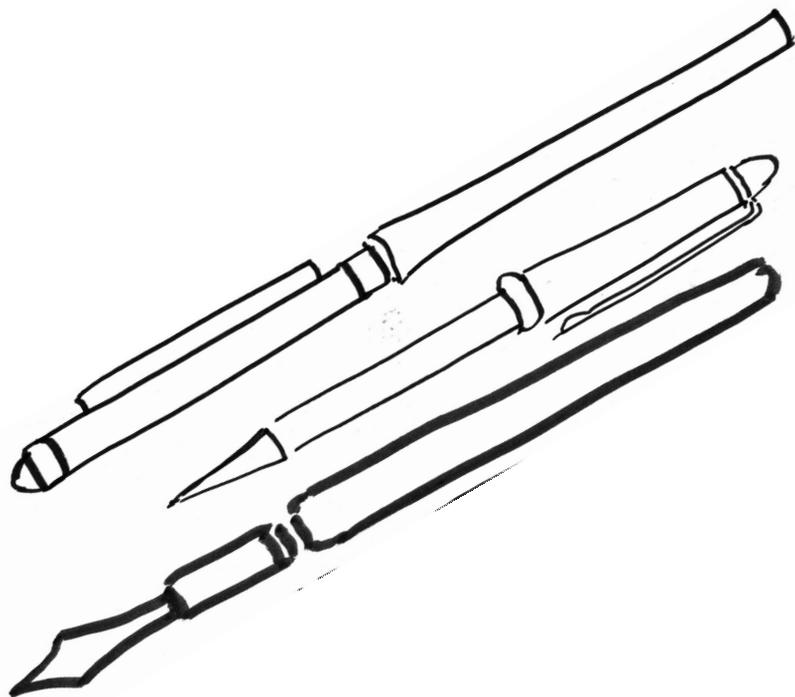
*Tandis que malgré tout Chassin agrippe brutalement le médecin par le col de sa veste, on voit les lèvres de Lavac bouger sans parvenir à saisir ce qu'il dit. Avant que les gardiens n'entrent dans la salle d'interrogatoire, Chassin l'assomme d'un uppercut foudroyant...*

*Bernard Chassin est hagard et tremblant, il interpelle les policiers qui le maîtrisent, "arrêtez-le ! ... un criminel... il a avoué... qu'il l'avait tuée..."*

*Dans le fracas de sa chaise qu'on tire, ses derniers mots se perdent « écoutez-moi... il s'est vanté... trop intelligent... lui... pour se faire prendre... !»*

*Du fond du couloir où on l'entraîne retentit un cri "Lavac ! Lavache !!!", puis un rire.*

*Un rire dément.*



# POÈMES

de Jeanne MAILLET

## Portrait de femme

*Elle est tout à la fois l'aube et le crépuscule  
La femme aux cheveux blonds, la femme aux cheveux blancs.  
Elle garde en son sein le fragile opuscule  
Où sont inscrits les mots de ses petits enfants.  
Quand vous la couronnez du magique Sésame  
D'un "Vous êtes jolie et je vous aime tant !"  
Elle danse en son cœur comme un buisson de flammes  
La tendresse et l'amour sont mots si importants !  
Elle est là comme un roc dans la rage de vivre  
Quand l'homme a renié l'espérance et la foi.  
Son savoir est plus vieux que le plus vieux des livres  
Et "futile" est un nom qui ne lui convient pas.  
Vous la voulez fidèle et son amour vous donne  
Un avant-goût de ciel et de félicité.  
Aimez-la en déesse, aimez-la en Madone,  
La femme est ce miroir où rit l'éternité.*

Écrit pour le Printemps des Poètes 2010 "Couleurs de femmes" (Cénacle du Douayeuil, D. Jardy Présidente, Douai).



14

## L'homme, cette question ?

*Est-il né de nos rêves ? Va-t-il naître demain  
Ce héros légendaire qui poursuit sa route  
En cherchant ardemment l'effluve d'un parfum  
Qui remplirait sa vie aux dépens de ses doutes ?  
Est-il page, est-il roi ? Porte-t-il son enfance  
Comme un trésor secret qui masque ses désirs ?  
Peut-il briser les murs de la désespérance  
Sous les flots d'un soleil qui ne saurait tarir ?  
Est-il prêt à fermer l'accès de sa demeure  
À tout usurpateur qui transgresse les lois ?  
Est-il là pour le chant ? Est-il là pour cette heure  
Où la chambre tressaille au seul bruit de ses pas ?  
Si c'est ce beau passant qu'un soleil transfigure  
Ah ! Faites que l'amour arrête son chemin  
Près du seuil chaleureux où la calme figure  
D'une femme attentive, accueille son destin.*

Écrit pour le P.E.N. Club de Monaco, printemps 2010.

# UN PREMIER MAI AMÉRICAIN

Par Robert ROC

Parce que la fête des Travailleurs y est née, en 1889, les États-Unis étaient-ils un paradis pour eux ?

Sans doute Abraham Lincoln n'avait pas été loin de penser que son pays était un paradis, lui qui déclara le 30 avril 1863 : "nous avons pris possession de la meilleure portion du globe... Nous avons été les bénéficiaires des plus grandes bénédictions du ciel... Nous sommes devenus riches et puissants comme nulle autre nation" encore qu'il ait regretté que "en nous imaginant que ces bénédictions étaient le résultat de notre sagesse supérieure et de notre intégrité, nous avons oublié Dieu", le Dieu de justice, de fraternité, de liberté.

Cette forte nation qui s'attribuait le mérite de sa grandeur n'était certes pas un paradis, car, dans la méconnaissance des écrits du pape Léon XIII enseignant dans l'encyclique "Libertas" que, dans le cas où le "commandement est contraire à la raison, à la loi éternelle, à l'autorité de Dieu, alors il est légitime de désobéir aux hommes afin d'obéir à Dieu", les ouvriers devaient y mener, pour améliorer leur condition, d'incessantes batailles... dont, à Chicago, devant les grilles cadenassées de l'usine de matériel agricole Mac Cormick, attestèrent de la brutalité, les grévistes abattus le 3 mai 1886 par la police et témoignèrent de la rudesse des hommes du service d'ordre décimés par l'explosion de la bombe ponctuant la dispersion, le lendemain, d'une manifestation de protestation. Huit meneurs syndicalistes ont été arrêtés, dont l'un se suicida en prison et quatre autres furent pendus le 11 novembre 1887 après un procès expiatoire qui, révisé six ans plus tard, innocenta et réhabilita les condamnés.

Dans ce pays où, à Atlanta, l'apothicaire John Smith Pimberton venait de composer une décoction, quelque peu apparentée à celle mise au point en 1863 par Angelo Mariani et censée guérir les migraines, à laquelle, parce qu'il y avait mis de l'extrait de noix de cola, des feuilles de coca, de la caféine et des extraits de végétaux, fut donné le nom de coca-cola, dans ce pays où, devenue pétillante pour avoir par hasard été débitée au verre additionné d'eau gazeuse, cette potion magique ne tarda pas à s'internationaliser comme si, avec elle, c'était un élixir de jouvence que le Nouveau Monde proposait au Vieux Monde, dans ce pays était-ce pourtant trop que de réclamer la journée de huit heures et d'exiger la reconnaissance de la dignité du travail ?

Dans la vieille Europe cette reconnaissance l'Union Catholique de Fribourg, animée par l'évêque Gaspard Merillod, auteur de "La question ouvrière" et pour qui les Évangiles étaient une parfaite doctrine d'action, ne la sollicita-t-elle pas, elle aussi, du pape Léon XIII en le priant de parler pour faire "reconnaître la dignité du travail, respecter ses droits et organiser chrétiennement les travailleurs" ?

Un dénommé Kolping n'avait-il d'ailleurs pas fondé dès 1846 des associations de compagnons catholiques, tout comme aux États-Unis, avec l'appui du cardinal James Gibbons, s'était institué l'Ordre chrétien des Chevaliers du Travail en vue de la conquête, légitime et désirable, d'une société nouvelle et meilleure pour la classe ouvrière ?

Son premier objectif n'était-il pas de "mettre en demeure les pouvoirs publics de réduire légalement à huit heures la journée de travail" comme, cinq ans après la fédération nord-américaine du travail allait la revendiquer pour tous les pays. Le Congrès international Ouvrier, réuni à Paris le 20 juillet 1889, en adoptant, à son tour, le principe d'une journée de revendications sociales qui se déroulerait simultanément dans tous les États où existait une organisation ouvrière constituée.

Contre ce projet de manifestation s'élevèrent aussitôt les gens qui ne pouvaient comprendre que, selon un appel du parti ouvrier hongrois, "avec la journée de huit heures l'ouvrier cesse d'être un instrument de travail pour commencer à devenir un homme. Une pareille raison vaut la lutte".

La date du 1<sup>er</sup> mai fut choisie par les congressistes parce que, réunis à Saint-Louis dans l'État du Missouri en décembre 1888, la Fédération américaine du Travail avait été la première à lancer l'idée d'une grande journée nationale de revendications et qu'elle avait pour cela retenu la date du 1<sup>er</sup> mai 1889.

Ainsi donc, célébré de part et d'autre de l'océan Atlantique, le 1<sup>er</sup> mai 1890 permit, dans un calme relatif, aux travailleurs de nombreux pays d'affirmer leurs unitaires exigences.



**Prix Armand Lunel 2009**  
**du P.E.N. Club de Monaco :**  
**“La palette des apparences”**  
**de Charles Dellestable**

*La troisième édition de ce prix a connu un très grand succès auprès de jeunes talents de tous âges. Nous avons reçu une cinquantaine de manuscrits parmi lesquels un ouvrage a retenu l'attention de tous les membres du jury et donc remporté le titre 2009 : “La palette des apparences” de Charles Dellestable.*

*Charles Dellestable est né le 24 juillet 1968 à Nancy.*

*Après une maîtrise de Droit obtenue en 1990, il rentre au Ministère de l'Economie où il exerce actuellement les fonctions de chef de service à la Trésorerie Générale de la Haute-Vienne.*

*Ses parents, décorateurs d'intérieur, lui ont transmis le goût de l'art et des antiquités.*

*L'inscription à un atelier d'écriture en 2009 l'incite à proposer ses textes à des concours de nouvelles.*

*La palette des apparences est née d'une fascination adolescente à l'endroit de Madame Vigée-Lebrun. L'entier contexte historique, la chronologie des événements, et leur véracité ont fait l'objet de mois de recherches, à tel point que l'auteur fut à un moment donné incapable de démêler le vrai de l'imaginaire de ses propres écrits !*



16

**La palette des apparences**  
**Résumé**

L'une peint, l'autre danse.  
Les deux sont belles, les deux sont Reines.

Survient la Révolution.

L'une fuit, se construit.  
L'autre reste, se transcende.

Entre elles deux, un secret.

Un secret tramé de lin et de couleurs.  
Un secret dissimulé sous le sourire d'une enfant.

Un secret qui unit une mère à sa fille  
Dans l'éternité de leur amour.

Un secret que ces lettres enfin délivrent.

Louise-Elisabeth Vigée-Lebrun (1755-1842)  
Portraitiste attitrée de la Reine Marie-Antoinette (1755-1793)

© 2009 - Charles Dellestable et P.E.N. Club de Monaco

## Paris, Janvier 1842

Ma bonne Eugénie,

Séchez vos larmes et lisez ce qui suit, vous êtes trop jolie pour longtemps porter le deuil de cette vieille impotente que j'étais devenue. Je tenais à ce que ces lettres vous fussent remises après ma mort, n'ayant jamais eu le courage auparavant de dévoiler la vérité. Des lettres de votre tante ? Qu'a-t-elle donc à vous livrer que vous ne connaissiez déjà ?

Il est pourtant un épisode de ma vie dont je ne vous ai jamais entretenue, et que j'ai dissimulé avec ardeur. Le voici dorénavant entre vos mains, je vous laisse libre d'en faire ce que bon vous plaira. Près de cinquante années se sont écoulées depuis cette étrange histoire, or tout est demeuré ardent en ma mémoire. Aucune couleur, aucun geste, aucune parole ne m'ont échappé, il m'est donc aisé de vous les relater.

Au soir du 27 avril 1784, le Théâtre-Français bruissait de taffetas et de hourras. Le souffle des éventails ne parvenait pas à dissiper le bouillonnement des esprits. "Le mariage de Figaro" venait d'être représenté ! On compta pas moins de douze rappels. Longtemps, j'ai nié avoir assisté à cette pièce, mais c'est une coquetterie dont je souhaite me défaire à l'aube de mes quatre-vingt sept ans. Comment moi, Elisabeth Louise Vigée-Lebrun, portraitiste attitrée de la Reine, aurais-je pu résister à la tentation de figurer au nombre de l'assistance ? Avide de travail, de reconnaissance et de succès, j'étais assez fine pour assortir les uns aux autres sans risquer d'en prendre ombrage.

La pièce fit l'effet d'une bombe tant les propos qu'elle tenait étaient scandaleux, mais il aurait été déplacé de ne pas marier mes applaudissements à ceux des frères du roi, témoins comblés des perfides escarmouches lancées contre Louis XVI. La salle suffoquait, les spectateurs s'évanouissaient. Du pommeau de sa canne, Beaumarchais fracassa les vitres, le sceptre et la couronne. C'en était fini de la monarchie.

Pour preuve, aucune clameur ne saluera la naissance du duc de Normandie en mars 1785. Et c'est au mois d'août de cette même année qu'éclatera "l'affaire du collier", avec son cortège de pamphlets haineux et outranciers envers Marie-Antoinette, incapable de prouver son innocence.

C'est dans ce climat délétère qu'un pli émanant du marquis d'Angiviller m'informa du souhait de la Reine de se faire "représenter en grand, avec ses trois enfants". L'image d'une mère sans bijou ni ruban, attentive et aimante, devait être de nature à apaiser la vindicte populaire. "Si je n'étais pas Reine, on dirait que j'ai l'air insolent, n'est-il pas vrai ?" m'avait-elle confié un jour de séance. Insolente ? Non. Digne, certainement. Aux abois assurément.

La valeur politique accordée à ce tableau n'avait d'égale que son prix : dix-huit mille livres m'avaient été promises ! Je me mis aussitôt à l'ouvrage car je devais présenter une esquisse très fouillée le mois suivant. Je n'oubliais pas que mon art serait jeté en pâture à mes détracteurs pour lesquels royaliste rimait avec piètre artiste, il m'appartenait de donner corps à un chef d'œuvre afin que cesse cette calomnie. Mais quelle attitude faire adopter à la Reine sans qu'elle ne paraisse ni trop rigide, ni trop familière ? Je peux maintenant vous avouer, chère Eugénie, que je ressentis un cruel défaut d'expérience dans les portraits en pied. J'avais pour habitude de traiter mes sujets en buste ou de trois quarts, et la facilité que j'avais de les réaliser ne m'avait pas enjointe à remettre en cause mes habitudes. Je souffris mille martyres, ne cessant de déchirer ce que je venais de tracer peu auparavant. Le sommeil m'abandonna pour me livrer aux affres du doute : possédais-je réellement un quelconque talent ? J'étais sur le point de donner raison à mes ennemis lorsque le peintre David m'invita à étudier les Saintes Familles de la Renaissance italienne. Je m'inspirais aussitôt de ces groupes pour parvenir à mes fins. C'en était fini de mes tourments. Je représentais alors Marie-Antoinette sans le moindre joyau, le coffret recelant les trésors de la Couronne placé loin derrière elle, toutes portes closes. Les Enfants de France étaient devenus sa seule parure et l'unique objet de son attention.

La réalisation de cette œuvre requit plus de temps que je ne l'avais imaginé, et je devais dans un même effort satisfaire aux commandes courantes qui affluaient sans relâche. Je les acceptais toutes, par boulimie d'art, de triomphe et d'argent. J'étais insatiable. Mais le temps pressait : l'image de la Reine se dégradait un peu plus chaque jour dans l'opinion. Ce grand portrait devrait impérativement être accroché aux cimaises du Salon d'automne 1787.



C'est au printemps de cette même année que la Reine m'accorda sa dernière séance officielle, à Trianon. Le baron de Breteuil nous ayant enfin laissées seules, Marie-Antoinette sollicita à mi-voix une faveur qui n'était autre qu'un ordre.

- Madame, je souhaiterais vous mander un autre portrait de moi-même, mais qui revêtira un caractère tout à fait privé, celui-là. Je voudrais que vous me représentiez aux trois quarts dans une de ces robes de linon que j'apprécie tant... Comprenez ma gêne, il y a tant de méchantes langues autour de moi...

Elle jeta un œil vers la porte, hésita encore, et se lança avec un ton qui ne laissait place qu'à la déférence.

- Je souhaiterais que vous me représentiez accompagnée du comte de Fersen, dans mon jardin de Trianon. Comprenez-là qu'il s'agit envers le comte d'une preuve d'amitié pure et sincère, dénuée de la vilénie que l'on prête au moindre de mes agissements. Mais j'exige de vous un silence et une discrétion absolus, fussiez-vous mourir pour cela, me suis-je bien fait comprendre ?

Mon pinceau se figea sur la toile. Bien qu'elle s'en défendît avec une maladresse désarmante, la Reine venait d'avouer le tendre sentiment qui l'unissait au comte Axel de Fersen. Toutes les cours d'Europe s'émouvaient de cette relation, allant jusqu'à prétendre que le dauphin serait le fruit de cette union. Je n'avais pas voulu porter crédit à ce ragot, au nom de la loyauté qui m'unissait à Sa Majesté. Il m'avait pourtant été répété que, chaque soir d'avril et de mai 1787, le cheval du comte avait été aperçu dans le parc de Trianon. La Reine m'ordonna de continuer à peindre, afin de ne point paraître suspecte au baron qui devait nous rejoindre d'un instant à l'autre. J'eus pour seul recours de baisser le regard sur ma palette puis de considérer ma Souveraine :

- J'exécuterai les ordres de Sa Majesté, fussé-je mourir pour cela.

Ma voix se brisa. Je songeais à ma petite Julie qui n'avait que sept ans. L'idée que la mort puisse me séparer d'elle me fut soudain intolérable et je dus m'asseoir un instant pour que le trouble qui m'animait se dissipât tout à fait.

- J'ajoute une dernière exigence. Le comte ne vous donnera pas séance car il doit tout ignorer du tableau que je vous commande. Vous devrez vous cacher de lui pour capturer ses traits sur du papier. Je ferai en sorte de vous permettre de saisir son visage et son buste sans qu'il n'en devine rien. Il vous suffira de les reporter sur de la toile, je vous sais suffisamment habile pour que vos couleurs ne s'en ressentent pas. Le jardin est vaste. J'organiserai une cachette sûre et bien faite. Je prendrai sur mes propres deniers pour vous payer, votre prix sera le mien.

Je trouvais la force d'articuler que mon tarif ne changerait pas de l'ordinaire, peu importaient les conditions dans lesquelles je devrais réaliser mon œuvre, pourvu qu'elle plût à la Reine. Je proposais de me mettre au travail le soir même afin de soumettre à son jugement une composition dès le lendemain. Marie-Antoinette sourit. Son teint s'anima d'un rose que je ne lui avais plus connu depuis des années. De retour parmi nous, le baron de Breteuil déversa un florilège de médisances que je préférais ignorer, me consacrant exclusivement à mon art. Une heure plus tard, je pus prendre congé : j'avais enfin terminé le visage de la Reine!

De retour chez moi, je m'enfermai dans mon atelier jusqu'à la nuit. Plusieurs esquisses sortirent de dessous mon crayon. Comme convenu avec Sa Majesté, je fis porter celle qui semblait correspondre le mieux à ses attentes.

### **Mai 1787**

*J'accepte avec grand plaisir votre proposition, Madame, et je suis bien aise que vous ayez accepté la commission que je vous avais donnée ; l'esquisse que vous m'avez transmise me ravit le cœur. Je vous prierai de me dire de bouche, par l'homme que je vous envoie, lequel des jours vous aimez mieux d'aujourd'hui, de demain ou de vendredi. Si vous voulez venir à mon jardin tout de suite, il fait si beau que je serai charmée de pouvoir y trouver place en votre compagnie, armée de votre chevalet. Comme il fait plus beau le matin que le soir, si vous voulez venir à midi, je vous donnerai à déjeuner. Je vous demande en grâce de ne point venir parée mais simplement revêtue de votre tenue d'atelier afin que vous soyez tout à votre aise pour votre travail. Je me mettrai à votre discrétion comme vous le voudrez et dans l'attitude que vous souhaitez pour autant qu'elle soit la plus proche de votre esquisse. A l'heure donnée, je vous demanderai de vous retirer derrière le fourré que j'ai fait arranger à cet effet. Vous y trouverez*



*une chaise et de quoi travailler, soustraite au regard de tous. Je saurai convaincre le comte de patienter avec moi au soleil, le temps nécessaire à vos crayons de réaliser leur œuvre. Je n'ignore pas que cette tâche est bien ardue. Je ne vous dis rien du plaisir et de l'impatience que j'aurai de posséder un portrait si précieux à mon amitié. Vous ne cesserez jamais de trouver en moi votre plus ardente panégyriste tant votre talent m'invite à sa contemplation. Veuillez brûler cette lettre lorsque vous l'aurez lue, la discrétion que j'exige de vous l'impose.*

Comme vous pouvez le constater, ma bonne Eugénie, c'est la seule désobéissance que j'aie commise envers la Reine. Par orgueil, je n'ai pu me résoudre à brûler les mots qu'elle a tracés à mon intention.

Les derniers éloges de la Reine me flattèrent beaucoup, je vous le concède. Mais bien que j'ai dû réaliser près de sept cents portraits, seuls quatre ou cinq me satisfont tout à fait. Je suis ma plus ardente ennemie car je hais l'imperfection. A bien y regarder, aucun de mes tableaux n'est tout à fait terminé. Je n'ai pas eu besoin d'attendre les jaloux pour formuler des critiques sur mes propres ouvrages, mais je ne rougis pas de mes commandes traditionnelles. Orgueilleuse, je le suis. On m'en a souvent fait reproche. Cependant, je crois que ma peinture vaut bien celle d'un homme. A-t-on jamais blâmé un homme de défendre son talent ? Je répondis à Sa Majesté que je me tiendrais à sa disposition dès le lendemain, tout comme je vous dis bonsoir. Tous ces aveux ont épuisé mes doigts.

\*\*\*

Chère Eugénie,

Désormais, je ne vivais plus que pour ces deux portraits à exécuter d'un même accord. L'un servirait aux cérémonies de la Reine, le second accompagnerait ses nuits. Lorsque j'avais fini de traiter le premier dans la matinée, je m'attaquais au second jusque tard dans la soirée. Et comme pressenti, je parvins à réaliser l'un de mes plus beaux tableaux. Une seconde lettre confirma le plaisir que mon œuvre procura à Sa Majesté :

### **Juin 1787**

*Je suis bien contente du tableau que je vous ai commandé car je le trouve fort ressemblant, et il n'a de cesse de satisfaire mon regard. Comme je ne veux rien faire qui ne soit convenable pour moi, je regrette de ne partager mon plaisir qu'avec moi-même. J'ai placé ce portrait dans un endroit digne de sa qualité, mais seulement connu de moi. Je suis donc son seul et plus fervent public. Je fais partir avec cette lettre une boîte en porcelaine que j'ai jugée pouvoir servir à vos petits dîners, vous y trouverez à l'intérieur ce dont nous avions convenu. Détruisez cette lettre lorsque vous l'aurez lue, les méchants ne sont jamais loin.*

Vous détenez entre vos mains l'originale, ma tendre Eugénie. Les raisons qui m'ont poussée à la conserver sont identiques aux premières. Vanitas vanitatum... Et le vent de la vanité souffla si fort sur le royaume de France qu'il fit le lit de l'année 1789. J'étais semblablement coupable de l'arrogance que je fustige ce soir chez mes contemporains. Preuve en est : c'est cette même année que j'emménageais dans mon élégante demeure de la rue du Gros-Chenêt ! En la faisant bâtir à mes frais, mon mari avait donné libre cours à son sens de la démesure. Il prétendait que son métier de marchand de tableaux ne tolérait pas la médiocrité, moi qui n'aimais rien tant que la simplicité... Alors survint l'été. Les frivolités s'évanouirent. Et c'est le 13 du mois de juillet 1789 que se joua le premier acte de la tragédie.

Me voici à Louveciennes, dans le pavillon de Madame du Barry. J'exécute son portrait au son de la canonnade qui s'abat sur Paris. Chaque coup tiré fait tressaillir mon pinceau et trembler ma palette. Malgré la chaleur, mes doigts frémissent. Une sueur glacée s'amonce sur ma nuque pour se déverser dans ma robe en indienne. Je me hâte de finir la tête de Madame du Barry pour tracer vivement sa taille et ses bras. Je songe à Julie, je crains pour sa vie. Une seule pensée m'anime : vite quitter cet endroit pour rentrer la prendre dans mes bras. Lorsque survint la femme de chambre qui se posta devant moi, une lettre sur un plateau.

De quelle atroce nouvelle m'informait-on ? Il s'agissait de Madame Campan, première femme de chambre de la Reine, qui me mandait de rentrer à l'instant sur Paris pour la rencontrer chez moi. Le soulagement céda la place à l'intrigue. La comtesse du Barry m'enjoignit de me conformer au vœu de Madame Campan, je pris congé sur le champ. Je promis à mon hôtesse de renvoyer son portrait rapidement... J'ignorais ne plus jamais la revoir et qu'elle serait décapitée quatre ans plus tard.



Le martèlement du canon se fondait au rythme des sabots qui me ramenaient à Julie. Grâce à la malice du cocher, je parvins sans encombre rue du Gros-Chenêt. Madame Campan m'y attendait déjà.

- Vous voici enfin ! La Reine m'a dit ce matin qu'elle avait un dépôt de bien précieux et m'a chargé d'assurer sa destination entre vos mains propres. Vous le trouverez ici.

Elle me désigna du regard une psyché et me tendit une lettre dont je reconnus aussitôt l'écriture.

### **Juillet 1789**

*J'ai passé quinze jours dans la plus cruelle incertitude, ne recevant point de nouvelles. L'arrivée des courriers que j'attendais avec tant d'impatience n'a fait qu'augmenter les alarmes qui me dévorent. Enfin je vous ai trouvée ! Je serais désolée que vous vous donnassiez la peine de venir, Madame, en des temps si bouleversés, d'autant plus que je ne prévois pas pouvoir être demain à Trianon. Je vous fais donc remettre par ma femme de chambre cette psyché dans laquelle j'ai inséré ce portrait que j'apprécie tant. Je ne peux hélas le conserver ici plus longtemps sans faire encourir un danger certain à mes enfants, au Roi et à moi-même. Je vous enjoins donc de cacher sous votre peinture celui que vous avez su représenter avec hélas trop de ressemblance. Ne m'en tenez pas rigueur. Attendons des temps meilleurs pour que votre art puisse renaître. Sachez que je resterai à jamais votre fidèle admiratrice. Adieu, je vous écris sur mon genou et hors de chez moi, ce qui fait que je n'ai que le temps de vous renouveler mon sincère attachement. N'omettez pas de détruire cette lettre dès que vous aurez lu son dernier mot.*

Je demeurais interdite. Mes pinceaux détenaient le pouvoir de protéger la famille royale. Mais pourquoi la Reine ne s'était-elle pas résolue à livrer cette œuvre aux flammes d'une cheminée ? Je n'avais jamais mutilé une seule de mes toiles, et moins encore à la réquisition de son commanditaire. Quel inconscient m'aurait prié d'escamoter ce qu'il avait si cher payé ? Ma fierté d'artiste se froissa. Trouverais-je la force de camoufler ce que j'avais mis tant de grâce à réaliser ?

Madame Campan m'abandonna à mes tourments et s'en alla retrouver Sa Majesté. Ma gouvernante apparut et Julie sauta joyeusement à mon cou. Je lui prodiguais mille tendresses et m'amusais un moment avec elle pour nous distraire toutes deux. Je lui proposais un nouveau jeu qu'elle accepta de facto car elle n'aimait rien tant qu'imiter mes gestes, un crayon entre ses doigts. Je glissai la psyché jusqu'à mon atelier où je m'enfermai à double tour. Ma fille connaissait la règle : l'entrée de mon atelier lui était autorisée à condition de respecter un silence absolu. Un pot de la gelée d'orange de Malte était la récompense de son mutisme.

Je dégageais la toile de son secret emplacement et m'abandonnais à sa contemplation, puis je jetais un regard alentour. Des portraits inachevés s'appuyaient aux murs, bien incapable que j'étais de pouvoir les terminer. J'en étais venue à refuser des commandes, moi qui avais pour habitude de tout accepter pourvu qu'on y mît le prix. Je prenais sur moi pour satisfaire Madame du Barry, or la qualité de mon travail s'en ressentait. J'étais devenue maigre à faire peur et saisie d'évanouissements. Le sommeil m'avait abandonné. Je tremblais pour ma fille et ma vie propre, je n'étais que sursauts et frémissements. Le luxe tapageur dans lequel j'évoluais excitait les jalousies. L'impopularité de la Reine m'éclaboussait. Paris était devenu hostile à tous ceux qui, de près ou de loin, avaient eu affaire avec le couple royal. Des insultes fusaient à mon passage en voiture, et jusqu'à mes fenêtres ! On jetait du soufre dans mes caves au travers des soupiraux. Pour la première fois de mon existence, la gloire se revêtait d'oripeaux. Les courtisans prenaient d'assaut carrosses et diligences pour fuir la France, même le comte d'Artois et les Polignac avaient choisi de s'exiler en juillet... De l'émigration viendrait ma rédemption.

J'en revins au tableau placé sous mes yeux : *"Je ferai tout ce que la Reine exigera de moi, dussé-je mourir pour cela..."*. Quelle méthode allais-je employer pour occulter la présence du comte de Fersen auprès de Marie-Antoinette ? Une idée en chassait une autre, je n'étais qu'indécision. Je me levais puis me rasseyais chaque minute, en soupirant d'exaspération. Je jugeais nécessaire d'occuper mes mains pour mieux laisser libre cours à ma réflexion, espérant que cette activité m'apporterait l'inspiration. Machinalement, je me mis à broyer des couleurs, lorsque Julie me tendit une feuille de papier immaculé. Elle me pria de lui tracer quelques fleurs qu'elle pourrait s'amuser à colorier. Je m'emparais d'un crayon et commençais à dessiner une pivoine lorsque je fus saisie d'une révélation.

Plutôt que de consacrer mes efforts au seul visage du comte, je recouvrirai entièrement la toile d'une épaisse peinture couleur crème que je savais pouvoir ôter facilement lorsqu'elle serait devenue sèche. Cet onguent blanchâtre, dont je détenais le secret de composition par mon père qui le tenait lui-même



de Vernet, m'offrait le loisir d'utiliser à plusieurs reprises une toile plutôt que de la détruire. J'avais eu fréquemment recours à ce procédé lorsque, jeune fille, je voulais réutiliser un châssis tendu pour mes exercices de tracés de mains, d'ovales de visage et de teintes de carnation. Les toiles de lin coûtaient déjà fort cher et maman me requérait de les utiliser à l'économie.

Cet onguent m'avait également permis de manigancer la discrète sortie de mon atelier - sous le regard indifférent de mon époux - de portraits pour lesquels je me faisais payer directement chez leurs commanditaires. Installée chez mes clients, je faisais sauter la couche plâtreuse à l'aide d'une lame en ivoire. De l'huile de lin ravivait la splendeur de la peinture restituée à la lumière du jour... L'avarice de mon mari m'avait rendue plus maligne que lui !

Certes, Sa Majesté m'avait confié pour mission de cacher un visage, mais elle n'avait pas émis le souhait de récupérer sa toile sitôt le travail effectué. N'avait-elle pas écrit qu'elle ne pouvait conserver plus longtemps ce portrait sans encourir un danger certain ? Je me jurais bien de faire disparaître le visage du comte dès mon retour en France, lorsque des temps plus sereins m'y inviteraient. C'est au moyen de cet onguent couleur de lait que j'enduisis toute la surface du portrait unissant Marie-Antoinette au comte Axel de Fersen. D'un coup, je ressentis moins de peine à dissimuler qu'à détruire ce que j'adorais.

Julie s'était endormie, blottie dans les châles que je laissais à la disposition de mes modèles pour qu'ils s'en drapent. Et c'est avec ma petite fille dans les bras que j'allais me coucher, éreintée. Le lendemain matin, l'onguent était devenu parfaitement sec et solide. Plus rien ne distinguait cette toile d'une autre toile vierge.

Or, le spectacle de cette toile immaculée m'inspira de nouvelles inquiétudes.

Animé d'un coup de folie, mon époux avait déjà été capable de tout brader pour honorer une dette de jeu ou satisfaire le caprice d'une de ces filles de mauvaise vie qu'il fréquentait. Plus d'une fois, j'avais été contrainte de faire barrage avec mes bras pour qu'il ne saisisse mon fond d'atelier, retenant ici une toile à peine terminée, là mon chevalet, et même une fois, ma palette ! Or, en quittant la France, je laissais à Le Brun la libre disposition de mes biens. Je le mettais en situation de pouvoir céder mes toiles vierges et peintes si d'aventure l'envie lui en prenait. Je frémis d'horreur. Quelles solutions s'offraient à moi ?

Je songeais à emporter cette toile dans mes bagages, mais j'abandonnais rapidement ce projet absurde. Quelle explication allais-je fournir à mon époux ? Incapable de peindre ces temps derniers, ce n'est pas en plein exode que l'inspiration s'emparerait de mes doigts, sans compter que je risquais d'attirer l'attention sur moi. Pire, ma toile aurait couru le risque d'être crevée par un mauvais traitement durant le voyage. J'en aurais été inconsolable. Je ne pouvais pas non plus déclouer la toile de son châssis pour la rouler dans le fût d'un parapluie. C'eût été prendre trop de risque de la détériorer ou de faire sauter la couche d'apprêt que j'avais posée. Toutes ces réflexions se bousculaient dans ma tête sans qu'aucune ne me satisfasse. J'étais sur le point d'abandonner lorsque Julie s'approcha, un bouquet de fleurs à la main. Et une fois encore, sa seule présence m'apporta la réponse tant attendue.

J'arrangeais ma fille sur un coussin et lui demandais de prendre la pose pour moi, munie de son bouquet. Malgré mes tremblements et mon esprit tourmenté, je réussis à tracer à la craie rouge l'ébauche d'un portrait, puis à brosser à grands traits une agréable esquisse. Bientôt on frappa à la porte de l'atelier. Mon travail était presque achevé, je pus laisser entrer.

- Et moi qui vous croyais incapable de peindre ! C'est bien la peine de renvoyer tout à l'heure Monsieur de Laborde qui ordonnait le portrait de sa fille !

- Lorsqu'il s'agit de Julie, mon mari, mes ressources sont inépuisables. Et sachez que si je travaille à son image, c'est pour mieux fuir une réalité qui ne fait qu'altérer ma santé.

- Continuez, continuez, tout ce que vous faites d'elle m'est aussi cher qu'à vous. Veuillez n'en point douter.

Il s'en retourna dans ses appartements. En brossant le visage de sa fille sur cette toile, je devinais que mon époux ne s'en séparerait pas, au moins jusqu'à mon retour : un tableau inachevé ne peut se négocier.

Je pus alors librement me consacrer aux préparatifs de mon départ. Les détails vous sont connus, narrés dans mes Mémoires : la nuit du 5 octobre 1789, les déguisements, les frayeurs, et enfin l'Italie.

\*\*\*



Chère Eugénie,

Après douze années trois mois et douze jours d'émigration, je retrouvais Paris sous le Consulat. J'avais reçu les honneurs de mes pairs dans chaque pays traversé et rencontré richesse et gloire dans les Cours d'Europe. Mais j'avais été aussi contrainte d'abandonner Julie à Saint Pétersbourg au bras d'un homme sans talent ni ambition mais qu'elle voulait à tout prix épouser.

J'étais déchirée entre le désir, le doute et les craintes de redécouvrir ma patrie. A ma descente de voiture, Le Brun se tenait devant notre maison. Si notre mariage n'avait été qu'un contrat d'intérêts maintenant dissous, notre sentiment d'amitié demeurait sincère et profond. Il me prit dans ses bras, étreint par l'émotion. Mon frère Etienne m'attendait aussi. Nous ne pûmes retenir nos larmes. Je n'avais jamais cessé de correspondre avec lui tout au long de mon émigration, en dépit de nos divergences de vues réelles. Je ne lui avais pas tout à fait pardonné d'avoir cédé aux sirènes de la Révolution. L'âge que j'atteins aujourd'hui m'apprend que j'aurais dû me montrer plus accommodante. Etienne avait eu le courage de demeurer à Paris, alors que j'avais choisi de quitter cette ville pour sauver ma fille, et ma propre vie.

Ils me dévoraient de leurs yeux brillants puis s'écartèrent pour me laisser passer. Tous les efforts avaient été déployés pour rendre ma demeure belle et chaleureuse. Le Brun avait eu la délicatesse de me laisser redécouvrir seule l'univers que je n'aurais jamais dû abandonner. Je me trouvais fort bien installée, chaque disposition avait été faite avec goût. Je souris en franchissant le seuil de ma chambre : une couronne d'étoiles d'or surplombait mon lit, j'étais devenue une divinité ! J'ai gardé une coupure du *Journal de Paris* qui saluait mon retour en France comme un évènement mondain. La voici :

*“Madame Le Brun est de retour depuis la fin du mois de nivôse, après une absence de neuf ou dix ans. Elle a retrouvé sa charmante maison rue du Gros-Chenêt dans l'état où elle l'avait laissée. Son mari avait eu l'attention de conserver le même ordre dans l'arrangement des meubles, des tableaux, des gravures”.*

Au nombre de celles-ci, j'aperçus celle d'un tableau de la Reine que j'avais exécuté en 1783. Je fus saisie par les termes de sa dernière lettre qui ne m'avait jamais abandonnée... Je quittais rapidement ma chambre pour l'atelier, le souffle court. Je me dirigeais d'un pas ferme vers un amas de toiles adossées au mur. Je les comptais : *“Une, deux, trois...”*.

*“...ses chevalets, ses palettes, ses pinceaux, tout était à la même place. Cette intéressante artiste peut ainsi continuer, si elle veut, l'esquisse qu'elle avait commencée il y a dix ans”.*

Je m'assis un instant, les yeux clos, la main sur le cœur. La toile de Julie figurait au nombre. Je refermais la porte et me rendis d'un pas léger au concert donné en mon honneur pour fêter ma rentrée d'exil.

Quinze jours plus tard, j'ouvris une lettre dont je ne reconnus pas l'écriture. Madame Campan! Elle me demandait de la visiter très vite afin de me “montrer son plan d'éducation”. Une date pour un dîner était aussi suggérée. Avides de prestige, bourgeois et notables consulaires cherchaient à asseoir leur respectabilité en singeant les manières de l'Ancien Régime. Madame Campan eut l'intelligence de le comprendre rapidement et ouvrit un pensionnat de jeunes filles issues de ces nouvelles classes. N'était-elle pas la mieux placée pour enseigner les bonnes manières ?

Je me rappelais mes derniers instants avec elle, dans le salon où je l'avais reçue. Je n'avais pu dissimuler l'émotion qui m'avait saisie à la lecture de la lettre. Je ne doutais pas de la finesse d'esprit de Madame Campan, mais que connaissait-elle réellement de la nature de sa mission ? Marie-Antoinette l'avait-elle mise dans la confidence ? Au-delà du prétexte de me faire découvrir son institution, je compris que Madame Campan voulait recueillir mes confidences et connaître la vérité.

Peu après l'exécution de Sa majesté, je m'étais interrogée sur le devenir de son portrait secret. Le détruire m'insupportait, mais en ne le brûlant point, j'étais indigne de la confiance que la Reine m'avait témoignée : n'avais-je pas reçu pour consigne de faire disparaître cette scène, au moins pour moitié ?

Devais-je le faire envoyer en Suède chez le comte de Fersen ? En le découvrant, il risquait de le lacérer pour ne pas donner prise à ses ennemis. Mais si Marie-Antoinette avait jugé son amour digne de représentation, le comte n'avait pas le droit de le saccager. J'écartais donc ce choix.

Devais-je remettre cette peinture à la duchesse d'Angoulême ? Le spectacle de sa mère tenant la main du comte de Fersen l'aurait tourmentée jusqu'à la mort. J'aurais pu dissimuler le visage du

comte avant de remettre ce tableau à la duchesse, mais la composition de mon œuvre en aurait été si altérée que j'en aurais renié jusqu'à sa conception.

Quel était mon devoir ? Que devais-je faire de ce tableau devenu trop encombrant ? Je ne savais quelle décision prendre, et je comptais bien sur Madame Campan pour m'aider à trancher ce dilemme. J'arrivais à Saint Germain où elle me reçut avec un visible saisissement sur les traits. Nous nous étreignîmes, chacune ayant besoin de retrouver en l'autre la chaleur et la douceur d'un paradis perdu. Nos défunts Souverains nous avaient unies pour l'éternité. Je visitais le pensionnat et enfin, nous nous retrouvâmes seules dans son bureau.

- Je suis heureuse que vous soyez venue avant mes autres invités, nous avons tant de choses à partager ! Toutes ces années au cours desquelles nos vies ont été ballottées, menacées et bouleversées... Aujourd'hui seulement je trouve la force de me retourner sur ce passé pourtant si proche.

- Vous me trouvez dans le même désarroi que vous, Madame. Et je suis heureuse de pouvoir enfin me libérer du poids d'un secret que je porte seule depuis trop d'années, n'ayant trouvé personne de confiance à qui me confier.

Je m'apprêtais à entamer mon récit lorsqu'elle posa un doigt sur ma bouche. Elle pinça les pans de sa robe et se dirigea à pas de loup jusqu'à la porte. Elle tourna brusquement la clenche et une jeune fille s'effondra sur le tapis !

- Voyez ! La Révolution m'aura appris cela. C'est de ne me méfier jamais assez des portes et des oreilles qui s'y collent.

Puis se retournant vers la jeune fille confuse et chiffonnée :

- Que trouvez-vous à me dire pour votre défense ? Une demoiselle de votre qualité ne devrait pas se compromettre à de telles bassesses, apprenez bien cette leçon.

La jeune fille rougit de honte en réprimant un rire derrière les boucles de son chignon dressé à l'Antique. L'aspect gracile de son visage ne m'était pas inconnu, bien qu'incapable de lui attribuer un nom. Je retrouvais ma jeunesse dans son espièglerie candide et j'aurais été bien en peine de la gronder. Un sourire complice se dessina sur mes lèvres.

- C'est que, Madame, tout le pensionnat s'agite de la visite de Madame Le Brun. Je brûlais de la rencontrer pour lui montrer mes dessins.

- Je ne crois pas que ce soit en écoutant aux portes que vous prendrez les meilleures leçons de dessin. Et ramassez vos croquis au fusain.

- Ne la blâmez pas, s'il vous plaît. C'est un bel hommage que cette jeune personne me rend en venant chercher conseil auprès de moi. J'implore votre clémence, et si vous ne le faites pas pour elle, faites-le en souvenir de notre jeunesse à jamais révolue.

Madame Campan m'accorda cette faveur et demanda à la jeune fille de se retirer. Celle-ci s'exécuta prestement.

- Je viendrai voir vos dessins et vous donner mon avis, je vous le promets, Mademoiselle...

- Hortense de Beauharnais, Madame.

Je venais de m'entretenir avec la belle-fille du Premier Consul ! Je demeurais coite un instant puis repris mes esprits lorsque Madame Campan s'adressa de nouveau à moi.

- Je ne vous l'ai pas écrit, mais Bonaparte sera au nombre de mes convives.

Incapable de répondre, je fus plus intriguée qu'intimidée de rencontrer cet homme que l'on disait fascinant. Puis mon interlocutrice me posa cent questions sur ma fille, mon exil, et les émigrés que j'avais rencontrés. Elle en vint à la dernière visite qu'elle m'avait rendue.

- Je vous ai apporté cette psyché que la Reine tenait tellement à vous remettre. J'ai bien lu sur votre visage que vous n'attendiez pas un tel présent.

Madame Campan semblait ignorer la réelle teneur de l'affaire. Je fixais mes gants, maladroitement conservés sur moi. Ma poitrine s'enfla du secret prêt à jaillir et, subitement, un flot ininterrompu de paroles se répandit de ma bouche. Je m'arrêtais une demi-heure plus tard, le souffle haletant. Bien que du même âge, j'attendais de ma confidente qu'elle se comportât avec moi comme une mère. D'une voix claire et calme, elle me livra sa pensée.

- Vous fabulez, Madame, car votre tableau n'existe pas.

- Mais évidemment que ce tableau existe ! Je me tue à vous le raconter ! Vous ne me croyez pas, c'est cela ? Vous pensez que j'ai tout inventé, que je suis une intrigante ?



Je me levai d'un bond. Mon tempérament un peu vif, ranimé par le vin de Bordeaux, avait repris le dessus. Madame Campan sourit.

- Rasseyez-vous, je vous prie. Je vous le répète et ne vous en déplaie : vous possédez un tableau qui n'existe pas. Et c'est là votre seule chance de vous sortir de ce piège. Vous seule avez connaissance de sa réalité. Le comte de Fersen est reparti pour la Suède depuis des années et je suis convaincue qu'il se sentirait outragé par cette histoire, lui qui imagine sans cesse des conspirations autour de lui. Et pour ma part, je n'ai jamais vu ce tableau. Je n'ai fait que vous livrer un simple miroir sur pieds. Donc, je vous le redis encore, ce tableau n'existe pas. Personne ne le convoite, personne ne le veut, il n'est connu que de vous. Alors cessez de croire que vous devez agir dessus. Mettez-le de côté dans votre atelier pour qu'il y repose en paix, comme reposent en paix les cendres du Roi et de la Reine. Vous êtes la gardienne d'un trésor inestimable, le silence est la meilleure assurance contre son vol.

Les paroles de Madame Campan me faisaient envisager l'avenir avec confiance..

- Ce serait faire offense à Marie- Antoinette que d'exposer ce qu'elle a toujours tenté de protéger. On lui a ôté sa Couronne, son époux, ses enfants, sa dignité et sa vie. Ne jetez pas aux scélérats son ultime secret. La sagesse revient avec le temps, croyez-moi. Justice lui sera rendue. Et lorsqu'on découvrira ce portrait dans un siècle ou deux, alors peut-être...

- Alors, que deviendra-t-il ?

- Ce que deviennent tous les chefs-d'œuvre avec les années : une pièce de musée.

Cette sagesse m'apparut dans l'évidence de sa simplicité : mon devoir était d'attendre que le temps fasse son œuvre. Présager que cette peinture soit un jour accrochée à la cimaise d'un musée chatouilla suffisamment mon orgueil pour que je me décide de ne rien faire qui puisse troubler l'anonymat de mon œuvre. Ma confidente rajouta que rendre public ce tableau en ces heures n'aurait fait que raviver des tensions politiques déjà fort exacerbées. La réconciliation civile ne tenait qu'à un fil. Il ne tenait qu'à moi de ne pas le briser.

- Vous souriez ?

- C'est que, Madame, je pense à l'ironie de l'Histoire. Je dois d'abord cacher ce tableau pour protéger la monarchie, puis pour déjouer une guerre civile. Qui aurait cru qu'une portraitiste puisse détenir entre ses pinceaux, et à deux reprises, la paix de sa patrie?

- Venez, maintenant ! Mes invités ne vont pas tarder. Vous devrez être parfaite en tous points, n'oubliez pas que le Premier Consul sera parmi nous ainsi que sa sœur, Madame Murat.

Elle m'assura ensuite que de notre conversation, elle ne retiendrait rien dans sa mémoire. Tout comme la mienne qui commence à me faire défaut ce soir. A demain. Je vous embrasse comme je vous aime.

\*\*\*

Ma bonne Eugénie,

La mélancolie qui s'empara de mon âme chez Madame Campan ne me quitta plus un seul instant. J'avais trop de tombes à fleurir pour retrouver mon insouciance d'antan. Trois mois seulement après mon retour en France, je repris la route à destination de l'Angleterre. Là encore, j'ai rencontré la gloire et l'argent trois années durant, et là encore j'ai encouru la jalousie de certains. C'est à croire que j'avais trop de talent!

Mais je me languissais de la culture et du climat de la France. Ma fille avait retrouvé Paris depuis un an, cela me décida tout à fait pour voguer à nouveau vers le continent.

Peu de temps après mon retour, Julie me faisait part de sa décision de ne pas suivre son mari à Saint-Petersbourg. Je respectais ce nouveau choix autant que j'avais respecté le précédent. N'avais-je pas moi-même recouvré le libre arbitre de ma vie ? Mais Julie ne possédait aucun talent particulier. Et malgré une solide instruction, elle ne révélait pas la moindre curiosité pour les sciences, les langues ou la littérature. A vingt-cinq ans passés, Julie n'était pas en mesure de gagner sa vie. Elle s'abandonnait aux délices de l'oisiveté que procurait l'argent que je consentais à lui donner. Ses fréquentations devinrent peu recommandables, constituées d'un cercle de comédiens ratés et de vagues danseuses, ainsi que de quelques rejetons désœuvrés de la nouvelle bourgeoisie. La dérision constituait leur unique mode de pensée, et leurs moqueries incessantes étaient empreintes de méchancetés et de basses provocations.

Bientôt je refusais de consentir à Julie un argent que la nuée de profiteurs dont elle s'était entourée savait lui soutirer avec habileté. Nos relations s'envenimèrent, à un point tel que je fus contrainte de lui refuser l'hospitalité, sous peine de voir mes salons envahis jour et nuit par une faune que j'abhorrais. Nous décidâmes d'un commun accord de nous rencontrer chaque jour mais loin de cette compagnie exécrationnelle. Et c'est au cours d'un de ces après-midi partagé avec Julie que je reçus la visite de Monsieur Denon. Il me remit un pli par lequel Bonaparte en personne me passait commande d'un tableau en pied représentant sa sœur Caroline Murat, Reine de Naples. Julie parut heureuse de cette nouvelle que je considérais comme un cadeau empoisonné. Cependant, je ne pus refuser une telle offre. C'eût été bien maladroit de ma part si je voulais décrocher d'autres commandes auprès de la nouvelle noblesse d'Empire.

Hélas, comme je l'avais pressenti, la fleur que je devais peindre distilla son venin autour de moi. Vous connaissez, par la narration que je vous en ai faite, la peine que j'ai endurée lors des séances de pose que cette pseudo Reine consentait à m'accorder de loin en loin. Cent fois j'ai dû recommencer mon ouvrage au motif qu'elle avait, par simple caprice, changé de coiffure, de robe ou de bijoux. Puis elle exigea que je joigne sa fille Laetitia à mon œuvre. Mon tempérament n'y tenant plus, je songeais ce jour-là à abandonner ce projet pour lequel je n'étais pas payée la moitié de ce que je réclamais en temps ordinaire. Puis je m'assagis, mais pour quelque temps seulement, car j'explosai de rage un jour où mon modèle avait entrepris d'arriver avec plusieurs heures de retard sans exprimer le moindre regret. Hélas pour moi, Murat se savait placée du bon côté, je n'étais qu'un simple sujet devant se soumettre à la volonté de l'Empereur, et je ne pouvais que ronger mon frein. "Patience et longueur de temps..." pensais-je souvent en travaillant.

Par jeu ou par défi, Julie parvint à tisser un lien complice avec la Murat. Ma fille savait que je n'admettais pas la légitimité des Bonaparte, mais elle avait gros à gagner en entrant dans les bonnes grâces de celle qui n'avait de Reine que le titre. Et Murat, jouant de la haine cordiale que j'avais à son endroit, prit Julie sous son aile pour mieux l'écartier de moi.

Après chaque séance donnée, Julie et Murat se rejoignaient dans mon salon. Tantôt elles jouaient aux cartes, s'amusant à tricher l'une plus que l'autre, tantôt elles sirotaient une tasse de chocolat en susurrant de tendres confidences. Tantôt enfin elles interprétaient des airs à la mode, un bras glissé dans le dos de l'autre, chacune tenant un morceau de la partition. Au final, elles en vinrent à se rencontrer hors de ma maison, sans que je puisse surveiller les propos qu'elles tenaient sur moi. Malgré tous ses enfantillages mesquins et perfides, je ne parvenais pas à couper le lien qui m'unissait à Julie, tant mon amour pour elle était sans limite. Elle était ma seule enfant. Je gardais espoir qu'elle réalise le tort que son comportement lui causait et qu'elle revienne à moi d'un jour à l'autre. Enfin je parvins à achever ce maudit tableau et perçus en retour mes dix-huit cents francs. Je ne voulais plus entendre parler ni de Bonaparte ni de Murat. Presque insouciant, je recouvrais ma liberté entière et complète, sans discerner les souffrances qui se profilaient à grands pas devant moi.

\*\*\*

Chère Eugénie,

C'est alors que l'envie me prit de mettre de l'ordre dans mon atelier. Je voulais oublier définitivement cette commande que j'avais eu tant de mal à honorer. Et je ne connaissais rien de mieux que de tout changer de place pour m'imaginer commencer une nouvelle vie. Je poussais un meuble ici, rangeais des tentures là, triais mes peintures et nettoyais mes pinceaux. Je devais aussi réaliser le décompte de mes toiles vierges afin d'en passer commande au marchand. Je me mis à compter : "Une, deux, trois...". Je repris : "Une, deux, trois, quat...". Je blêmis. Je sortis mes toiles l'une après l'autre : la toile représentant Julie avait disparu !

Je me précipitais aussitôt dans les appartements de Le Brun. La rage brûlait mes entrailles. Je n'étais plus maîtresse ni de mes gestes ni de mes mots. Le Brun avait dépassé les limites et j'entendais que mon bien me soit rendu. Je poussais violemment la porte sans annoncer ma visite, intimant l'ordre à mon ex-époux de me rendre sur le champ le tableau inachevé.

- Mais de quel tableau me parlez-vous ? Et est-ce ainsi que l'on rentre chez les gens ? Ne vous a-t-on point appris à frapper dans les Cours que vous avez fréquentées ?

- Où est mon tableau ? Rendez-le moi, je le veux !

- Mais enfin je vous le redis, j'ignore de quel tableau vous voulez me parler !



- Ne jouez pas à l'innocent avec moi, je vous prie, je vous connais trop bien. Je veux le tableau de Julie, celui que je n'ai jamais terminé !

- Vous vous égarez Louise, je ne suis pour rien dans cette affaire. Sauf erreur de ma part, c'est Julie qui vous l'a repris. Elle m'a dit que vous le lui aviez donné.

- Moi ? Mais jamais de la vie ! Jamais je ne me serais séparée de ce portrait, et vous le savez très bien ! Quand a-t-elle fait cela ? Répondez-moi ! Quand a-t-elle fait cela ?

Et je me mis à secouer de nouveau son bureau duquel s'effondrèrent à terre sa lampe et, sur sa veste, son encrier ! La scène aurait été comique si je n'avais ressenti une telle douleur étreindre ma poitrine.

- Je ne sais plus enfin, vous m'effrayez à agir de la sorte ! Cela doit remonter à un mois environ, je le crois. Quel mal a-t-elle commis à emporter un tableau qui la représente ? Je ne vous comprendrai décidément jamais ! Et regardez donc dans quel état vous m'avez mis, je suis couvert d'encre par votre faute !

- Et moi, de honte, Monsieur ! De honte !

J'avais trahi la Reine, et à son tour Julie m'avait trahie. J'étais victime d'un vol et d'une tromperie. Julie connaissait l'attachement que je portais à cette toile, j'aurais pu lui en dresser une copie si elle me l'avait demandé. Pour quelle raison s'était-elle emparée de cette toile ? Quelle espèce de haine me vouait-elle pour me dépouiller en cachette de mon bien ?

Je me rendis aussitôt à son appartement où je tirais sur la cloche à tout rompre, mais personne ne vint ouvrir la porte. Je ne marquais pas d'étonnement à cette absence, ma fille était enrôlée dans un tourbillon de turpitudes dont je préférais chasser les images de mon esprit. Je dus attendre son retour fort tard dans la nuit pour obtenir enfin un semblant d'explication.

- Maman ? Mais que faites-vous devant ma porte à cette heure si tardive ?

- C'est bien à toi de me poser de telles questions ! Tu connais l'objet de ma visite, j'en suis convaincue.

- Si vous êtes venue pour me reprocher encore une fois mes fréquentations, vous perdez votre temps. Ce sont tous mes amis et je...

- Ne te moque pas de moi je te prie. Je n'ai que faire de tes fréquentations de bas étage. Tu sais très bien de quoi je veux te parler.

Julie se retourna avec un air de défi dans le regard. Jamais elle n'avait osé me regarder de la sorte, même lorsqu'elle m'avait imposé le choix de son mari des années auparavant.

- Non, mère, je l'ignore tout à fait.

- Rends-moi mon tableau s'il te plaît, j'exige que tu me le rendes immédiatement ! Je ne quitterai pas cette maison sans l'avoir remporté avec moi !

Je sifflais de rage entre mes dents afin que les voisins ne m'entendent pas hurler.

- De quel tableau v...

- Il suffit ! Ne fais pas comme ton père. Rends-moi ce tableau tout de suite !

J'attrapais violemment le poignet de Julie. Elle lâcha l'allumette encore fumante et gémit de douleur.

- Vous me faites mal ! Lâchez-moi !

- Pas tant que tu ne m'auras pas rendu mon bien !

Je libérais pourtant son poignet. Elle se frotta et prit place dans un fauteuil.

- Le voudrais-je que je ne le pourrais pas.

- Mais mon Dieu, qu'en as-tu fait ? A-t-il été perdu ou détruit ?

Ces hypothèses me paraissaient moins effrayantes que l'atroce pressentiment qui s'était emparé de mon esprit. Je demeurais suspendue aux lèvres de Julie. Son silence me devenait odieux.

- Parle-moi enfin ! Je t'en supplie...

- Je l'ai vendu.

Je perdis connaissance. Julie me fit ramener chez moi où je délirais toute la nuit sous le regard inquiet de ma bonne Amélie. A mon réveil, tout était devenu clair.

Je n'étais pas la seule à connaître l'existence du tableau interdit. Julie était présente le jour où je l'avais retiré de derrière le miroir. Et Julie était encore avec moi lorsque que je m'étais employée à le camoufler sous l'épaisse peinture blanchâtre. Mais à aucun moment je n'avais perçu qu'elle observait mes gestes et qu'elle en garderait un souvenir vivace. Neuf ans est un âge raisonnable

pour bien reconnaître les visages. Ma fille avait eu plus d'une fois le privilège d'apercevoir le couple royal dans les jardins de Versailles. Nul doute qu'elle avait compris que le personnage qui tenait la main de la Reine n'était pas Louis XVI, mais un tendre soupirant.

\*\*\*

Ma fille me visita dans l'après-midi, sincèrement inquiète pour ma santé. Mais malgré mes instances, elle refusa de révéler l'identité de l'acquéreur. Et plus le ton montait entre nous, plus elle s'entêtait à ne rien vouloir me dire. Je ne comprenais pas cette obstination.

- Je veux racheter cette toile Julie. Pour l'amour de Dieu, dis-moi à qui tu l'as vendue ! Est-ce trop te demander ?

- On m'a fait promettre de ne rien dire. Je n'ai qu'une parole.

- Parole de voleuse!

- Je ne suis pas une voleuse maman ! C'est bien moi que vous avez représentée sur la toile, non ? Je n'ai fait que prendre ce qui m'appartenait puisqu'il s'agit de mon portrait.

Julie savait que j'étais dans l'incapacité d'articuler la moindre syllabe concernant le portrait interdit. La fidélité posthume que je ressentais envers Marie-Antoinette m'en empêchait.

Une crainte m'assailit : si Julie révélait à son père ce qu'elle avait vu dans mon atelier, il aurait été capable de remuer ciel et terre pour retrouver cette peinture et effectuer la vente du siècle. Et la Reine aurait été exhibée au voyeurisme de tous. J'allais capituler devant le chantage de ma fille lorsque les paroles de Madame Campan revinrent en ma mémoire : "C'est là votre plus grande chance, que l'existence de ce tableau soit ignorée de tous ! Personne ne le convoite, personne ne le veut, vous seule savez...". Julie pouvait tout raconter à son père, elle ne détenait aucune preuve.

- Eh bien soit, tu as repris ton bien. Tu en as fait ce que tu as voulu, que puis-je y faire? J'espère que tu as su placer cet argent intelligemment pour en tirer du bénéfice, car je suis au regret de t'annoncer qu'à partir de ce jour, tu ne recevras plus un centime de moi. Tu pourras finir tes jours dans la plus noire des misères que je ne te ferai pas la moindre aumône car tu ne le mérites pas. Et n'espère rien obtenir de ton père, c'est lui qui te réclamera pour vivre. Je te demanderai de sortir de chez moi maintenant, et de ne jamais plus venir me tourmenter. Adieu, Julie.

Elle demeura interdite, perdue, les mains vides, anéantie par mes dernières paroles. Elle pensait me posséder par l'amour inconditionnel que je lui portais mais c'était faire peu de cas de son ultime caprice. Elle trépigna et flanqua un coup de pied dans le secrétaire, puis elle s'empara d'un vase qu'elle envoya se briser contre le sol. Elle avait retrouvé ses quinze ans et la vacuité des gestes de cet âge. Elle saisit son manteau et disparut dans un claquement de porte, sans un regard pour moi. C'en était fini de l'amour d'une mère pour son enfant.

Hélas, ma bonne Eugénie, l'évocation de cette tragédie ne peut en rien être consolée par les événements qui se succédèrent les années suivantes. Comme je l'avais prédit, son père mourut huit ans plus tard criblé de dettes. Je consentis à en éteindre quelques unes, en mémoire de l'ami que je venais de perdre, mais sans renouer le moindre lien avec ma fille.

Et c'est le 13 décembre 1819 que l'on vint m'avertir de l'agonie de Julie, terrassée par une maladie soudaine et foudroyante. Je me précipitais jusque chez elle où je fus horrifiée de son dénuement. Son appartement était un taudis sombre et humide, perché au cinquième étage d'une maison délabrée. Je cherchais des draps propres et des couvertures dans sa seule armoire, mais je n'y trouvais que de vieilles lettres piquées de moisissures. Sa voisine m'apprit que Julie avait été contrainte de gager jusqu'à son linge pour payer les visites du médecin. Fallait-il que je sois une méchante mère pour abandonner sa fille dans une telle indigence ? Les dernières heures que nous devions partager étaient venues. Julie reprit connaissance et me regarda avec une tendresse que je ne lui avais pas connue depuis l'enfance.

- Alors, vous connaissez mon palais, maintenant.

- Chut ! Parler va te fatiguer et tu as besoin de te reposer ma douce Julie.



- Maman, je sais que je vais mourir et j'en suis soulagée, je souffre trop pour endurer cela encore trop longtemps. Mais avant, je dois vous parler.

Je serrais sa main maigre et glacée. Elle toussa, et se redressa sur son oreiller. Je l'aidais à boire un peu d'eau en soutenant sa nuque détremée.

- Je vous ai haïe, maman, vous devez l'apprendre. Le monde vous appartenait : la beauté, la gloire, les honneurs, le talent et l'argent. J'eus la malchance de n'être que votre fille, marchant dans votre ombre et sans cesse mesurée à l'aune de vos succès. J'étouffais. Vous m'écrasiez de votre renommée, la charge ne cessait de grandir avec les années.

Elle respira longuement et reprit.

- Je n'avais plus qu'une seule idée, me libérer de vous. J'ai pensé à changer de nom pour adopter celui du premier homme que je pensais aimer. Et plus vous rejetiez ce mariage, plus je le désirais. Je jubilais de vous tenir tête et de contrarier vos projets. Vos supplications m'indifféraient. La jalousie m'avait rendue méchante et je ne disposais que de cette seule arme pour me battre avec vous. La nature ne m'a pourvue d'aucun talent car vous ne m'avez rien laissé. Quelques qualités, certes, mais pas de talent particulier. Je me suis essayée à la peinture, à la sculpture et au chant. J'ai tenté de verser dans la littérature. J'ai joué la comédie et j'ai dansé dans des troupes. J'ai usé de mille ruses pour briller dans les salons, mais rien n'y a fait. A chacune de mes entrées en société, je n'avais d'autre choix que d'enfiler le masque que les autres me tendaient : celui de Julie, votre fille adorée. Alors oui, maman, je vous ai haïe parce que je voulais être reconnue et aimée pour la femme que j'étais, et non pas épiée comme la fille de la femme que vous étiez. J'ai voulu prouver au monde que j'avais une personnalité. J'ai échoué. Je n'étais que le miroir sans tain que les curieux traversaient pour tenter de vous approcher et apercevoir l'ombre de la Reine.

Elle respirait de plus en plus péniblement, chaque inspiration était un combat contre l'engourdissement. Je lui ordonnais de se taire et de dormir, mais elle reprit avec l'énergie du vent qui précède l'orage.

- Non, je veux vous parler enfin et tout vous dire, maman. Je ne le pourrai bientôt plus. Lorsque je suis revenue en France, j'ai fréquenté toutes les sortes de personnes qui pouvaient vous irriter. Je m'en amusais comme un enfant, bien que leur compagnie me déplût autant qu'à vous, si ce n'est plus car je les rencontrais chaque jour. Je me suis éprise d'un jeune comédien que mon oncle Etienne m'a présenté. Je le parais de toutes les qualités. Et puis j'ai appris à mes dépens qu'il avait deux vices : le vin tout d'abord. Je me débrouillais pour lui payer ce qu'il buvait chaque soir un peu plus, sous peine qu'il ne devienne violent envers moi. Mais là n'est pas le plus grave.

C'est alors que j'eus l'amertume d'apprendre de sa bouche la vérité qu'elle n'avait pas voulu me confier quatorze ans auparavant.

- Le second vice s'appelait le jeu. Il jouait tous les soirs après ses représentations. Mais la malhonnêteté de ses compagnons l'a entraîné à dépenser des sommes qu'il n'avait pas. Il m'a séduite pour me faire vendre tous mes bijoux, mes meubles et mes autres valeurs. Voyez aujourd'hui les richesses qui m'entourent ! Mais un soir, François est rentré encore plus accablé que d'habitude. Sa conviction d'être en veine de jeu l'avait conduit à hypothéquer un bien de très grande valeur mais qu'il ne possédait pas, et dont j'avais eu la bêtise de lui révéler l'existence. Vous savez de quoi je parle, n'est-ce pas maman ?

Des larmes coulaient sur mes joues, pourquoi ne m'avait-elle pas révélé la vérité plus tôt ? Tout aurait été tellement plus simple. J'aurais été prête à lui donner cet argent pour qu'elle quittât ce manipulateur. Je sanglotais en songeant à tous les tourments que Julie avait traversés sans rien laisser paraître.

- Alors j'ai bien volé votre beau tableau, maman, et je l'ai vendu pour rembourser la dette de jeu de François. Je l'ai vendu à celle que vous détestiez par dessus tout à cette époque de votre vie, je vous devais la vérité.

Et cette vérité m'apparut dans toute sa cruauté: la Murat était entrée en possession du dernier portrait de Marie-Antoinette vivante ! Je me levais d'un bond, ne pouvant réprimer une répulsion à cette idée. Ma détresse se mêlait à ma colère et je ne savais plus quelle attitude adopter devant Julie. Mon amour maternel prit rapidement le dessus, en dépit de la rage qui rongait mon cœur. Je retrouvais ma place à côté du lit.

- Je n'ai que la force de vous demander pardon, maman, pour tout le mal que je vous ai fait. Je vous aimais trop pour bien vous aimer vraiment... Je dois enfin vous révéler une dernière chose maman. Je courtais Caroline pour son argent et l'horreur qu'elle vous inspirait. Mais je la détestais plus encore que vous car je devais la subir chaque jour que Dieu faisait. Sa frivolité le disputait à sa bêtise, j'étais au supplice. Lui vendre le tableau de la Reine et du comte aurait été au-dessus de mes forces mais je m'amusais du tour que je vous jouais. Je n'ai fait que lui céder en gage le tableau d'une petite fille. J'ai troqué une apparence avec une autre apparence. Elle n'a jamais appris ce qu'il y avait derrière mon image.

Julie haletait d'une manière toujours plus saccadée.

- Ma vie n'aura été utile à personne. Ma seule consolation est de penser que mon image aura au moins servi à protéger la Reine de l'envie et de la calomnie. C'est vous qui m'avez donné le plus beau rôle à jouer et je vous ai méprisée. Me pardonnerez-vous avant que je ne parte ? Je ne vous ai pas trahie, maman, quoi que vous en pensiez. Nous sommes toujours demeurées complices, car personne d'autre que vous et moi n'a jamais appris la vé...

Elle ne put achever sa phrase, ses yeux s'étaient fermés doucement. Soudain, elle n'était plus.

Les semaines qui suivirent furent les plus noires de ma vie. Je préfère ne rien vous en dire. La douleur d'une mère ne se conçoit que dans le silence qui l'entoure.

Une nuit, je me mis à fouiller chaque recoin de la maison, à la recherche du plus petit dessin que j'aurais pu faire de ma fille. Je vidais chaque carton délaissé, chaque malle abandonnée, j'épluchais chaque recueil de croquis que j'avais conservé pour dénicher une esquisse oubliée. Toutes ces images que j'avais tracées des années durant devinrent mon unique consolation, je les voulais toutes en ma possession. Peu m'importe qu'il s'agisse au hasard d'une main, d'une épaule ou d'un pied, d'un sourire ou d'un visage, tout ce qui était elle, et d'elle, me manquait. Chaque partie reconquise de son corps ravivait ma mémoire d'instant chéris et précieux. Et lorsque enfin je surprénais un trésor au revers d'un papier froissé, les sanglots m'empêchaient de le contempler. Bientôt je les quémандаis ici et là, les ayant disséminés autour de moi avec la fierté inconsciente d'une mère trop aimante. Ma belle-soeur m'en donna, mon frère en retrouva. Je les chérissais avec dévotion.

Enfin j'entrepris d'annoncer la mort de ma fille à la Reine de Naples, en usant de termes sincères, mais dénués de larmoiements. Digne quoique meurtrie, je ne m'agenouillais pas devant celle qui avait détourné Julie de ma vie. J'en vins à évoquer le tableau que je convoitais auprès d'elle. On demande grâce à une Reine, quand on implore une mère. Je choisis d'adresser mes termes à la seconde.

"...Ce portrait de Julie est à mes yeux d'une valeur que j'espère vous ne saurez jamais comprendre. Je connais les liens de tendresse qui vous ont unies à un moment de vos vies et je mesure le sacrifice de vous séparer de l'image de votre ancienne amie. Mais j'implore que cette image puisse désormais veiller sur moi afin d'y puiser l'apaisement qui accompagnera ma fin. Bien sûr, je m'engage à vous restituer la somme que vous avez bien voulu en offrir à Julie, ainsi qu'à vous régler les frais liés à son transport jusqu'à Louveciennes".

J'étais sincère, malgré quelque perfidie cachée si l'on relit à deux fois mon message. Mon amertume le défendait à ma douleur et j'avais du mal à prodiguer des caresses sous ma plume. Je tremblais en donnant ma lettre pour qu'elle gagne l'Italie. J'eus alors pour seule distraction la sarabande d'espoirs et de tourments qui nourrissent l'attente.

Je riais et pleurais en un même moment. Je ne mangeais plus ni ne dormais. Je n'étais qu'attente et supplices. Une seconde je pensais : "Elle ne peut pas garder ce portrait, il est à moi, il m'appartient, c'est celui de ma fille. Elle n'a qu'un devoir, celui de me le rendre ou j'irai moi-même le reprendre !". Et le doute s'abattait : "Elle voudra le conserver puisqu'elle me déteste. Elle ne m'a jamais supportée, elle fera tout ce qui est en son pouvoir pour me torturer et me séparer de Julie, même après sa mort...". Je passais ainsi mes journées assise derrière la fenêtre à épier le moindre mouvement en provenance de l'extérieur. Seule la nuit m'empêchait de guetter. Trois semaines passèrent et enfin la nouvelle arriva.

### **Mars 1820**

*Madame, l'annonce que vous me faites m'attriste à un point que vous ne sauriez imaginer. La douleur de perdre une amie se double de celle que l'on a de perdre une part de sa vie. Je n'ai*



cessé de contempler le portrait de Julie. L'idée que la vie me dépossède une seconde fois de mon amie m'est fort cruelle, sachez-le bien. Mais conserver son portrait ne cesserait de ranimer des larmes sincères, alors qu'il pourrait tant apaiser celles d'une mère.

Cette image sera précieuse pour calmer votre douleur. J'estime en avoir joui assez longtemps pour qu'elle m'appartienne toujours un peu, m'en séparer ne me coûtera que l'effort de l'imaginer. Le réconfort que vous trouverez dans sa contemplation rachètera mes péchés de jeunesse. Je regrette les tourments que je vous ai fait traverser, j'étais éprise de pouvoir et de liberté, la tête m'avait tournée.

J'hésite à vous évoquer mes souvenirs avec Julie, puisque nous n'aimions rien tant que vous agacer. Je conserverai donc ces secrets sans jamais les partager avec vous. Mais celui que je vais vous narrer saura, je le pense, vous toucher.

Un après-midi que nous discutions dans votre salon, nous abordâmes le seul sujet qui nous préoccupât : la coquetterie. Julie évoqua son désir ardent d'acquérir une parure de perles dont l'image l'obsédait depuis qu'elle l'avait aperçue chez un joaillier. Vous refusiez obstinément d'accéder à son désir au motif que ce sacrifice revenait à son mari. Julie me confia que son époux, reparti en Russie, n'avait ni l'envie, ni les moyens de lui offrir le moindre bijou. Elle me demanda la faveur de lui prêter la somme nécessaire contre le gage d'un tableau lui appartenant. J'acceptai à condition d'aimer ce tableau sans réserve.

Julie quitta précipitamment la pièce puis revint encombrée de cette toile dans les bras. Elle plaqua son dos contre la porte, comme poursuivie par une horde de malfaiteurs. Elle me tendit la toile en attendant mon jugement avec une visible anxiété. Bien que l'ensemble ne soit pas tout à fait fini, j'ai été conquise par sa magie et je l'ai tout de suite désiré. Mes yeux ont dû briller pour que Julie applaudisse en sautillant sur place. Je ne pouvais que m'incliner devant la virtuosité de votre palette en dépit de notre défiance réciproque. Je fis porter le lendemain à son domicile la somme qu'elle en attendait.

Plus tard, je m'inquiétais de ne jamais voir briller à son cou la parure qu'elle m'avait dit tellement convoiter. Elle se trouva fort gênée, puis m'avoua que le joaillier l'avait vendue la veille de notre transaction. Je proposai de lui rendre aussitôt son tableau, mais elle préféra conserver l'argent, me dit-elle, afin de pouvoir acheter un autre bijou dont elle tomberait "sous l'empire". Je ris à son trait d'esprit. Elle répéta qu'elle me rembourserait en plusieurs échéances, mais je compris à son regard tourmenté qu'elle serait embarrassée d'en honorer la moindre. J'ai honte de vous l'écrire ce soir mais je fus soulagée de son choix. Je ne manifestais aucune envie de me séparer de ce si beau portrait, en tout cas, pas aussi rapidement. Je ne réclamaï rien à Julie, elle opta pour le silence.

Si j'avais été réellement son amie, me direz-vous, j'aurais dû lui faire cadeau de la somme prêtée et restituer son bien. Vous serez étonnée d'apprendre que j'ai entrepris cette démarche, la voyant se compromettre dans d'épouvantables soucis d'argent. Mais elle n'a su que me regarder fièrement en pinçant la bouche. Elle me répondit qu'elle n'aimait pas les gestes de charité que l'on faisait à son endroit, et qu'elle saurait honorer ses dettes. Je n'ai pas cherché à froisser sa dignité en insistant, mais j'abandonnais une amie dans le plus grave des tourments.

Enfin les semaines, les mois et les années ont passé pendant lesquels nos correspondances se sont espacées jusqu'à ne devenir que de courtoises cartes de vœux de fin d'année. Et enfin nos relations se sont éteintes.

Voilà donc le dernier souvenir qui me rattache à Julie. Plutôt que de resserrer nos liens comme la toile de lin, ce portrait n'aura fait que les distendre sans que j'en sache la raison. Peut-être en avez-vous appris le motif ? Julie a emporté son secret, c'est désormais sans importance. J'espère de toute mon âme cependant que mon amie aura fait bon usage de cet argent.

Hélas je dois vous quitter maintenant. Je ne peux vous accorder la dernière faveur que vous sollicitez. Du prix de ce tableau, je n'ai gardé aucun souvenir. J'offenserai l'âme de Julie en imaginant une somme que j'ai volontairement oubliée et que je ne lui ai jamais réclamée. Prenez son portrait comme je vous le donne, en souvenir de Julie que nous avons tant aimée. Puisse-t-il vous apaiser ! Cette lettre précédera son arrivée car j'ai émis une exigence particulière pour qu'il soit bien protégé.

Je finissais en larmes cette lettre en la serrant contre mon cœur. Je m'étais trompée sur la prétendue frivolité de Caroline Murat, et j'eus bien honte de quelques-unes de mes pensées. En témoignage de ma gratitude, j'expédiais à cette Reine les esquisses de sa fille Laetitia que j'avais réalisées en 1805, pour les adjoindre au portrait que je réalisais.

Je reçus mon tableau cinq jours plus tard, soigneusement protégé dans une caisse de bois capitonné. Pleine d'émotion, je l'extirpais du tissu qui l'entourait : Julie souriait en m'offrant son bouquet de fleurs. J'avais retrouvé ma fille, ma chair, mon sang, mon amie, ma complice. J'avais recouvré la paix.

J'emportais la toile dans ma chambre où je m'enfermais jusqu'au lendemain. Assise face au portrait, je demeurais interdite devant la fraîcheur de la chair de Julie. En dépit des années, mes couleurs n'avaient pas bougé. Mes doigts effleuraient à peine la toile de peur de l'abîmer. Le vernis que j'avais posé en note finale avait permis aux teintes d'être protégées des effets conjugués de la lumière et de la chaleur. J'avais craint que l'emplâtre dont j'avais badigeonné la toile ne manifestât les outrages du temps par un jaunissement ou des craquelures. J'étais ignorante des effets de cet onguent sur de longues années car je ne l'avais utilisé que sur des châssis tendus de médiocre qualité ou lors de brèves opportunités. Mais la toile était intacte.

Sans la douleur de Marie-Antoinette, je n'aurais sans doute jamais réalisé une aussi jolie figure de ma fille Julie, aussi vive, fraîche et spontanée. Je dus reconnaître que mon talent supportait l'anxiété puisque débarrassé de son afféterie flatteuse que je réservais aux âmes fortunées.

Vous savez tout désormais du "tableau qui n'existe pas" dissimulé par le sourire de Julie. Mon orgueil d'artiste ne pouvait étouffer l'existence du premier, ma fierté de mère étant assurée de l'évidence du second.

Libre à vous de détruire le portrait de ma fille. Il ne me fera pas défaut puisqu'à l'heure où vous parcourrez ces lignes, je serai partie la rejoindre. Libre à vous aussi de laisser en paix les âmes des deux amants. J'ai été bien incapable de trancher ce dilemme de mon vivant. Je vous laisse en héritage le soin de faire le choix qu'il vous plaira. Au pire, faites-en don au Musée de Paris, comme les trois autres que je vous ai donnés.

La vérité se découvrira simplement. Dans un jour, dans cent ans.

Mes yeux m'abandonnent tout à fait, me voici aveugle.

Je ne discerne plus l'encre de la feuille.

*Louise-Elisabeth Vigée-Le Brun*



# CHARTRE DU PEN

Comportant l'amendement entériné au Congrès de Mexico de 2003

La Charte du PEN est basée sur les résolutions adoptées à ses Congrès Internationaux et peut être résumée comme suit :

Le PEN affirme que :

1. La littérature ne connaît pas de frontières et doit rester la devise commune à tous les peuples en dépit des bouleversements politiques et internationaux.
2. En toutes circonstances, et particulièrement en temps de guerre, le respect des œuvres d'art, patrimoine commun de l'humanité, doit être maintenu au-dessus des passions nationales et politiques.
3. Les membres de la Fédération useront en tout temps de leur influence en faveur de la bonne entente et du respect mutuel des peuples ; ils s'engagent à faire tout leur possible pour écarter les haines de races, de classes et de nations, et pour répandre l'idéal d'une humanité vivant en paix dans un monde uni.
4. Le PEN défend le principe de la libre circulation des idées entre toutes les nations et chacun de ses membres a le devoir de s'opposer à toute restriction de la liberté d'expression dans son propre pays ou dans sa communauté aussi bien que dans le monde entier dans toute la mesure du possible. Il se déclare en faveur d'une presse libre et contre l'arbitraire de la censure en temps de paix. Le PEN affirme sa conviction que le progrès nécessaire du monde vers une meilleure organisation politique et économique rend indispensable une libre critique des gouvernements et des institutions. Et comme la liberté implique des limitations volontaires, chaque membre s'engage à combattre les abus d'une presse libre, tels que les publications délibérément mensongères, la falsification et la déformation des faits à des fins politiques et personnelles.

---

Peut être admis comme membre du PEN tout écrivain, rédacteur, éditeur et traducteur souscrivant à ces principes, quelles que soient sa nationalité, sa langue, sa race, sa couleur ou sa religion.



P.E.N. Club de Monaco  
C/o Musée d'Anthropologie Préhistorique  
Boulevard du Jardin Exotique  
MC 98000 Monaco